



Livre 1, Chapitres 1 à 4

Psychee
22/08/2014

1- Celui qui cherche

Le soir éteignait ses dernières lueurs sur l'immense port qui paraissait sans fin, et semblait vouloir engloutir dans une forêt de mâts l'entièreté de la baie d'Armanth. Du côté des terres, aussi loin que la vue pouvait porter par dessus les toits serrés en grappes des pâtés de maisons hautes, la cité-état s'étendait, en sautant de canaux en îlots jusqu'aux collines. Construite sur la lagune, la ville enjambait par son milieu le fleuve Argas, et grimpait en pente douce entre des jardins et des bois, pour grignoter le flanc de la falaise qui faisait office de rempart naturel à toute la façade nord de la cité.

Armanth était le plus grand port commercial de *Mares Saeparent*, les *Mers de la Séparation*, dont les berges accueillait l'immense majorité des villes et des cités-états de Loss. Armanth en était la seconde plus grande dans tout l'hémisphère nord. Du moins pour ceux de cette planète qui savaient que, sous le ciel nocturne toujours barré de l'immense et brumeuse lune *d'Ortentia*, leur monde était sphérique.

Le soleil venait donc mourir en répandant ses derniers rayons sur la terrasse de bois d'une taverne sans fard. Bouge pour matelots et dockers, elle avait littéralement les pieds dans l'eau. A cette heure, y dansait sur une piste de sable, avec une lascivité fatiguée, une esclave défraîchie mais audacieuse et pas maladroite, qui essayait de son mieux d'offrir un divertissement à ses rares spectateurs. Il n'y avait pas une demi-douzaine de clients à s'attarder sur elle.

Tous las de leur journée de travail, ils goutaient à la douceur du soir, après une journée d'été chaude et harassante. Avec la fin du jour se levait enfin une brise fraîche, et bienvenue, pour souffler un peu des âcres puanteurs venues de la cité abritant plus de deux millions d'âmes. La taverne, miteuse, ne risquait pas de déborder de clientèle, et d'ailleurs, seul le patron servait encore les clients qui s'attardaient à y boire son mauvais vin.

Debout sur la terrasse, appuyé nonchalamment à la rambarde en dédaignant comme à son habitude tables et tabourets, et sans doutes le seul à vraiment regarder la danseuse, Jawaad buvait un thé qu'il ne pourrait jamais finir tant il était infecte.

Sa contemplation solitaire fut interrompue par un des clients aviné de la taverne, sans doutes un marin, qui après avoir quitté le comptoir d'une démarche qui ne laissait aucun doutes quand à son

ébrété, le rejoignit sur la terrasse. Il se planta devant lui, après l'avoir observé un bon moment, chavirant un peu, sans cacher sa curiosité :

" — T'as un sacré beau bijou, là. "

" — Et ?... "

Jawaad leva son regard de la tasse au breuvage infâme, pour toiser l'importun. Il dépassait allégrement d'une tête son interlocuteur. Pour Armanth, c'était un homme de grande taille.

Jawaad avait un visage qui arborait les traits d'un métis à la peau mat. Il semblait être à moitié athémaïs, l'ethnie régionale, à moitié du sang de l'un des peuples à demi-barbares du nord-ouest des Mers de la Séparation. Une impression d'impassibilité, et des expressions illisibles, accentuaient encore une sorte de nonchalance arrogante. Un regard noir et incisif, une barbe de trois jours et une crinière de cheveux noirs soignés mais à dessein en désordre, et lâchement retenus par un catogan achevaient le tableau. Il émanait de sa savante nonchalance feinte une aura de chasseur. Quelque chose de notoirement félin, qui évoquait clairement le prédateur.

Si les Lossyans eussent été des lions et autres grands fauves, lui aurait pu être comparé au léopard. Celui qui sait que sa force tient dans sa capacité à frapper d'un coup, sans pitié ni avertissement.

Paradoxe supplémentaire, il n'avait pour toute arme qu'un coutelas de travail lacé au biceps dans son fourreau. Les armanthiens sont fréquemment armés, et en général, bien mieux que cela. Et il portait des vêtements noirs et sobres : un kilt de lanières de cuir et de lin épais par dessus un pantalon étroit, que retenait une large ceinture à poches débordants de divers outils, et un simple gilet discrètement brodé ouvert sur son torse nu. Des atours dont la richesse ou la qualité n'apparaissaient pas de visu pour qui ne connaît pas très bien les étoffes et les modes. Son seul appareil, finalement, était un pendentif de la taille d'une pièce de monnaie, retenu par une chaîne à son cou, et qui de près, évoquait un complexe astrolabe. Le motif eut d'ailleurs rendu perplexe tout astronome. Le bijou semblait fait d'un argent brillant et éclatant, enserré dans une châsse d'or rose.

De toute évidence, l'intrus, ivre comme une outre, qui venait le déranger fixait toute son attention sur le riche appareil en question.

" — Hé ben, tu sais, j'connais plein d'gens qui s'raient vachement heureux d'avoir un truc comme ça. C'est qu'ça doit valoir cher. "

" — Et ?... "

" — Hé bien moi, tu vois, je s'rai bien content de l'avoir dans la poche, ton bijou... "

Jawaad ne fit aucun geste, sa tasse toujours en main. Un sourire de mauvaise augure se dessina, à peine discernable aux plis de ses lèvres. L'ivrogne devant lui fit alors mine de s'avancer, de manière menaçante.

Vêtu d'une tunique lacée de toile écru, qui avait vécu des jours meilleurs, sur un pantalon bouffant élimé, assez sale pour tenir debout tout seul, il puait la saumure et l'alcool frelaté. Mais il portait un imposant poignard enfilé à sa ceinture. La lame faisait presque une longueur d'avant-bras.

Jawaad répliqua, toujours aussi impassible :

" — Tu ne l'auras pas. Il vaut plus cher que ta vie, et c'est ce que tu perdras si tu t'y essayes. "

Le marin était pratiquement sur Jawaad quand celui-ci se redressa brusquement, quittant son appui. L'ivrogne posa la main sur le manche de son poignard. Il n'avait pas grande raison d'hésiter ; aucun des clients de la taverne ne se donnerait la peine de venir au secours de sa cible. Il y avait sans doute de meilleures chances qu'ils attendent plutôt leur tour de piller le cadavre et se partager le butin.

Sur ces quais, dans la Basse-Ville, l'arrivée de la nuit coïncidait avec des rues désertées par les manants, les ouvriers et les patrouilles. Et il y faisait franchement sombre. Il était interdit d'entretenir toute lumière qui ne soit pas couverte dans toute la ville, à l'exception des plus grandes allées, et de l'Alta Rupes, afin d'éviter des incendies. Ils auraient aisément ravagé des pâtés de maisons entiers, la plupart étant construits de bois et de torchis. Autant dire que la nuit tombée, les bas-quartiers comme celui-ci appartenaient à tout ce que l'ombre peut attirer de vermines et gredins ; et la garde se contentait de timides patrouilles et de ramasser les morts malheureux à l'aube.

L'ivrogne gronda d'une voix pâteuse, levant le bras pour saisir le bijou de Jawaad :

" — J'veais l'avoir si j'veux, crevure! Alors tu m'le donnes, ou j'le prends sur ta carcasse. "

Il n'eut pas le temps de finir son geste. Il se prit le contenu de la tasse de mauvais thé en plein visage, sursautant de surprise. Et bien sûr, il ferma les yeux par réflexe.

Ce qu'il regretta la second d'après.

D'un geste vif, Jawaad l'interrompit en lui saisissant le poignet, lui assénant un coup de talon dans la rotule. Tout en le déséquilibrant d'une impulsion, il acheva de le sonner d'une terrible giflle sur l'oreille. L'homme était déjà hors de combat lorsque Jawaad le repoussa violemment du plat de la main, droit dans le plexus, qui l'envoya mordre la poussière à trois mètres de là.

Jawaad n'avait pratiquement pas bougé de sa position d'origine. Mais droit et alerte, alors que son adversaire crachait, toussait et étouffait lamentablement à terre, il fixa les entrées de la terrasse, puis la salle ouverte de la taverne. Une partie des clients au bar, en fait la moitié, s'intéressait soudainement à lui.

On attaquait rarement un maître-marchand à Armanth. Et bien que Jawaad ne fit strictement pas le moindre efforts pour afficher les toilettes exubérantes de ses confrères, et donc faire connaître son rang, il s'attendait en général à ce qu'on l'identifie comme tel.

Certains taxaient d'ailleurs régulièrement son assurance d'orgueil malavisé. Jawaad ne leur aurait pas donné tort. Il n'avait pas l'allure de ses pairs, mais il faisait quelque peu figure de légende eu égards à ses habitudes et les histoires courant sur lui. Il était donc relativement connu, et pas qu'en bien. Seul, donc, il devenait dans ces coins mal famés une proie tentante. Tout du moins pour des hommes qui ne réfléchissaient pas plus loin que le bout de leur nez. Attaquer un maître-marchand, même imprudent, avait un peu des réputations de suicide par sbire interposé, à Armanth.

Se penchant sur son adversaire assommé, le maître-marchand lui retira le large poignard à sa ceinture, tandis que le groupe au comptoir rejoignait à son tour la terrasse. Le patron qui les servait alla d'ailleurs prudemment s'abriter, sifflant pour appeler son esclave qui arrêta sa danse en le suivant précipitamment. Les clients restant décidèrent qu'il était grand temps de s'égayer eux aussi.

Cela ressemblait de plus en plus à un guet-apens.

Jawaad se tourna vers la rambarde, à l'opposé des hommes qui approchaient. Et jetant négligemment le poignard dans les eaux sales de la lagune, il se réinstalla pour attendre le petit groupe en croisant les bras, après un dernier regard sur les allées du quai de chaque côté. La situation allait clairement en s'envenimant.

Il étira pourtant un sourire en coin, totalement incongru.

Ils étaient quatre, et sûr d'eux, à approcher le pas décidé. Mais cette fois, ce n'étaient pas des marins ivres. Ils auraient pu tromper au premier regard un observateur inattentif, affichant la dégaine de travailleurs des quais aux oripeaux sales et défroqués. Mais ils se déplaçaient avec méthode, entourant leur proie, comme des spadassins prêts à en découdre. Mains sur leurs armes, prêts à frapper, celles-ci étaient bien trop entretenues et riches pour leurs atours de haillonneux.

Le sourire en coin si assuré du marchand rendit perplexe l'un des hommes, mais il ne comprit pas de suite. Son collègue eut plus d'instinct. Il regarda à sa gauche, là où la terrasse débouchait sur les quais. Il avait vu le regard de Jawaad s'y attarder.

Cela lui sauva la vie.

Il vit surgir de la rue, chargeant tel un *ghia-tonnerre* en furie, un géant noir, qui dépassait de deux têtes tous les hommes présents. Il eut le temps de s'esquiver en perdant l'équilibre, mais se rappellerait longtemps cette sensation horrible d'avoir senti l'acier d'une lame énorme glisser contre son cou, et mordre sa chair avec une force colossale, tranchant dans le cuir de son col.

Son collègue, juste derrière lui, n'avait pas compris le sourire. Il n'eut jamais le temps de réaliser pourquoi sa proie semblait si confiante. Le cimenterre du géant, poursuivant sa course, lui trancha l'épaule jusqu'à lui broyer la cage thoracique et le poumon. Il mourut sur le coup.

En un instant, l'assurance des trois spadassins restant vacilla. Un autre homme, accourant derrière le géant noir, les chargeait lui-aussi. Mais avant même d'arriver à leur contact, il balança le bras, et un poignard se ficha dans le torse du coupe-gorge qui était le plus éloigné de Jawaad. L'homme touché au cœur bascula par dessus la rambarde de la terrasse, pour pousser son dernier râle dans l'eau saumâtre.

En seulement quatre seconde, deux des hommes étaient morts, un troisième blessé. Le dernier assaillant, encore épargné, lâcha son arme qu'il avait à peine eut le temps de dégainer, et prit ses jambes à son cou, traversant la taverne désertée pour fuir par la porte donnant sur les rues. Il aurait vu un démon surgir des trous noirs de l'Abime, qu'il n'aurait pas couru plus vite.

Damas allait l'épingler d'un autre poignard de jet, quand Jawaad leva la main pour arrêter son geste.

"— Laisse-le courir."

"— Quoi, tu veux laisser un témoin en vie ?"

Le maitre-marchand quitta son appui de la balustrade pour approcher le blessé à terre, qui fixait avec une terreur quasi religieuse Abba, le géant noir qui avait manqué le décapiter. Celui-ci était dressé au dessus de lui, cimenterre levé, et à la folie meurtrière de son regard, il savait que sa vie était en sursis.

Jawaad répondit à Damas :

"— Oui. Il racontera ce qui s'est passé." et s'adressant au géant: "Abba, non."

Le géant noir baissa son arme, les veines du cou palpitant de rage. L'envie ne lui manquait pas d'achever salement l'homme qui avait tenté d'agresser son patron.

Abba était un colosse, à la peau noire des Franges. Vêtu d'un sarouel ample et chamarré, retenu par d'épais ceinturons, les cheveux noués en tresses innombrables, agrémentés de perles de verre colorées, il suffisait, quand on voulait le décrire, du qualificatif de géant, pour avoir tout dit. L'homme aurait pu avoir un peu plus de vingt ans, comme largement plus de trente, son visage était si puissant, empreint de bestialité, qu'il semblait trop sauvage et brutal pour lui donner un âge. Il était simplement massif, à tous points de vue. La plupart des portes n'avaient pas été pensées pour un gaillard si grand, et si largement bâti ; il était d'ailleurs fréquent dans un moment de distraction qu'il l'oublie, et ne se cogne.

Abba se tourna vers Jawaad, au dessus de sa victime ; celle-ci aurait été à peine un peu plus épouvantée, elle se serait sans doute pissée dessus :

"— T'es trop miséricordieux avec cette racaille. Au moins si je le finis, la leçon sera entendue clairement !"

"— La leçon est déjà donnée, Abba. Et il va la transmettre."

"— Un cadavre est un bon message !"

"— Un cadavre ne parle pas assez bien."

Le marchand approcha du dernier spadassin à terre. Celui-ci venait de commencer à uriner dans ses braies. Jawaad le toisait avec indifférence, aussi calme qu'Abba semblait colérique :

"— Tu as entendu ?... La leçon est donnée. Tu sais quoi dire à ceux qui t'ont payé, toi et les autres. Transmets à tes patrons le salut de Jawaad le Maître-marchand, et dit-leur bien que qui tentera encore de me tuer ne verra jamais, lui, venir son assassin."

La taverne s'était vidée depuis belle lurette, si vite qu'il aurait été difficile de savoir où était passé le reste des clients. Même le marin ivrogne, qui venait de récupérer de sa rouste, s'éclipsa au plus vite, sous le regard particulièrement sinistre et inquiétant de Damas, qui hésita brièvement à le rajouter à son tableau de chasse.

De l'autre côté du bouge, un homme vit fuir et disparaître piteusement les uns après les autres les soudards qui avaient survécu à l'assaut de Damas et Abba.

Raevo n'était pas un spadassin, lui. Ou tout du moins, il en était une version autrement plus efficace, entraînée, et discrète ; pour tout dire, le meilleur terme pour le qualifier eut été : espion. Savamment dissimulé dans la pénombre de la rue, alors que la nuit achevait de prendre ses droits sur la ville, il observait les dernières et rares allées et venues des retardataires se pressant de retourner au confort rassurant de leurs logis. Et qui ne tenaient pas du tout à savoir ce qui venait de se passer du côté de la terrasse de la taverne, et des trois hommes peu rassurants qui s'y trouvaient encore.

Prudent, Raveo n'avait pas jamais approché le maître-marchand qu'il avait pour consigne de surveiller, depuis la veille. Pour apprendre les habitudes de sa proie, il faut toujours commencer modestement, et il était donc resté en retrait, invisible et toujours largement à distance pour disparaître à la moindre alerte. Les nuits claires d'été lui compliquaient un peu la tâche, car Ortensia illuminait alors sans nuages la pénombre. Mais rien qui n'aurait arrêté un homme de ses talents, qu'il comparait fièrement à un art, pour lequel il se faisait d'ailleurs grassement rétribuer. La proie qu'il avait donc charge d'étudier et surveiller, dans l'objectif de lui dérober discrètement ses moindres secrets, était sans conteste nanti de ressources dont il faudrait tenir compte.

Raveo s'était attendu à ce que le maître-marchand ait de bons gardes du corps ; il n'était pas déçu. On devait même jalouser ces deux là, vu leur efficacité. Les hommes de ce poids politique savaient s'entourer, Jawaad ne dérogeait pas à la règle. Mais Raevo avait été surpris de constater que le maître-marchand n'hésitait pas vraiment à se passer d'escorte, et pour cause. Même seul, ce n'était apparemment pas un gibier facile.

Maintenant, l'espion avait une exacte idée de l'ampleur de sa tâche, et de comment procéder. Il avait déjà une bonne estimation de combien il demanderait à son commanditaire pour poursuivre son travail. Raevo ne tuait jamais ; ce serait gâcher ses réels talents. Enfin... presque jamais, car de temps en temps, c'était une nécessité qui ne lui pesait pas tellement sur la conscience ; que la victime soit innocente ou non. Mais alors qu'il s'effaçait dans la nuit avec une telle aisance qu'un chat en aurait éprouvé de la jalousie, il souhaita d'une pensée ironique bien du plaisir à qui voudrait tuer Jawaad.

Quand à lui, il avait un rapport à faire. Et un contrat à négocier.

" — Tu sais, Jawaad, une tête plantée sur une pique, c'est aussi un excellent message. Dommage qu'Abba ai raté son coup."

Damas s'adressa à Jawaad, en jetant un coup d'œil par dessus la balustrade de la terrasse, pour voir s'il pouvait récupérer son poignard de jet. Ce qui était peine perdue. Il avait coulé avec le spadassin au fond de la baie. Et personne de sain d'esprit n'aurait été y nager, même en plein jour.

Damas était un homme fin, et de stature moyenne. En fait, il se serait facilement caché derrière Abba. Et même manteau et armes compris, on ne l'aurait plus vu. D'autres auraient dit de lui que Damas était de toute manière si fourbe, qu'il saurait se cacher en plein milieu d'un Campo vide de foule. Ce qui l'amusait.

C'était un jemmai, du peuple du Rift ; on n'en voyait pas beaucoup hors de leur territoire, réputé presque inaccessible, et dangereux. Il avait la peau tannée, au visage taillé à la serpe ; une quarantaine d'années baroudés sous quelques Mères de Toutes les Tempêtes dont on peut se dire fier de sortir en vie, et des cheveux noirs, longs et filasse, entretenus à peu près comme on le peut quand on en a pas le temps ni vraiment l'intérêt. Il portait toujours des vêtements amples, noirs comme sa tignasse, et un long kilt par dessus des pantalons, une mode fréquente pour les hommes.

Pour finir sur sa réputation de coupe-gorge, en plus de son sabre bien visible au coté, Damas cachait sous ses larges vêtements quantité d'autres armes plus exotiques et dangereuses, comme ses poignards de jet, y compris un pistolet impulseur.

Jawaad regarda faire Damas, qui abandonna très vite son idée de récupérer son arme, non sans pester. C'est qu'ils coutaient cher, ses couteaux ! Il était très exigeant avec son matériel. Le maitre-marchand commenta enfin :

"— Une tête tranchée ne parle pas."

Damas leva les yeux au ciel un moment, puis fixa Abba lui aussi un peu dubitatif, qui laissait partir le survivant blessé. Ce dernier bafouilla quelque chose de pas très clair qui devait être un "d'accord, bien compris, monsieur, très bien compris, merci de m'épargner", mais il ne s'attarda ni à tenter de rendre ses propos intelligibles, ni à séjourner une seconde de plus devant ces trois dangers public, filant sans demander son reste, une main serrée contre la plaie de son cou.

Le géant noir lâcha un souffle qui supportait assez bien la comparaison avec le renâchement colérique d'un taureau, et se tourna vers son patron :

"— Tu prends trop de risques, pourquoi nous donner rendez-vous ici, tu as failli te faire tuer ?!"

"— J'avais des affaires..."

"— Mais on ne serait pas arrivés à temps, ça aurait pu mal finir !"

"— Vous êtes arrivés à temps..."

Damas interrompit le dialogue de sourds. Jawaad comme de coutume semblait s'indifférer de l'incident, et il connaissait son patron : d'une part, celui-ci ne changerait de toute façon pas ses habitudes, même s'il avait eu tous les inquisiteurs de l'Hégémonie à ses trousses, d'autre part, il n'avait pas vraiment besoin d'armes en cas de gros pépin pour assurer sa protection :

"— C'était qui selon toi, cette fois-ci ?"

Jawaad mit un temps à répondre, laissant croire qu'il y réfléchissait, mais sa conviction était faite depuis qu'il avait constaté le guet-apens :

"— Amarrus Lokaï, je pense."

Abba explosa :

"— Quoi, ce foutraille de rebut de fausse-couche de chienne galeuse, infoutu de reboutonner ses frusques sans deux esclaves pour lui tenir le bide ?"

Le maître-marchand acquiesça d'un signe de tête nonchalant :

"— Aussi incapable de payer le bon prix pour assassiner quelqu'un qu'il l'est à gérer ses affaires. Je lui apporterai un présent en personne, pour le remercier de cette distraction."

Il fixa ses deux hommes de main, après un bref silence, et en vint à ce qui l'intéressait réellement, en changeant de sujet :

"— Vous avez trouvé ?"

Damas qui n'était pas vraiment très causant, lui non plus, laissa la parole à Abba, spécialiste concerné par la question, et qui les avait amenés à arpenter le port pendant toute la journée :

"— Pas grand chose. Mais on a une cargaison de marchandises déjà dressées. Pour ce qui est de tes produits "spéciaux", y'a encore des marchands assez idiots pour essayer de me prendre pour un pigeon."

Damas étira un sourire amusé. Entre sa gueule taillée à la serpe, ses sourcils sombres et broussailleux et ses dents jaunies, l'aspect était plutôt sinistre.

"— Tu sais ce qu'on dit. Plus c'est grand..." commenta-t-il.

"— Oui oui, ben on le dit pas deux fois avec moi. On a donc fait le tour des cages toute la journée, le Grand Marché de la Saison Haute sera plus propice, enfin je veux dire, les barbares ça n'est pas ce qui se vend le plus. Et ça ne court pas trop les rues."

Damas, qui était au service du marchand depuis plus récemment qu'Abba, savait malgré tout depuis belle lurette l'intérêt que Jawaad portait à certains types bien précis de femmes barbares qui étaient capturés, et revendus sur les marchés aux cages d'Armanth.

Les Lossyans appelaient barbare tout individu qui ne suivait pas les préceptes et la religion de *l'Eglise du Concile*. Par extension, tous ceux qui ne la connaissait pas, et n'étaient pas habitants d'une cité-état, étaient donc des barbares, ne pouvant faire appel aux lois dites civilisés. On pourrait situer leur statut quelque part à mi-chemin entre les hommes et les animaux. Pour les lossyans civilisés, les *dragensmanns* du nord étaient donc des barbares, aussi bien que les tribus *kwanbma* cousins du peuple d'Abba, loin au sud, par delà le Rift. Par extension, un étranger aux coutumes d'Armanth, ou simplement à la foi du *Concile*, pouvait très bien s'il était malchanceux et en lieu et place d'un accueil hospitalier et chaleureux, être chassé comme un chien, ou tout bonnement asservi.

La raison de cet intérêt de Jawaad pour les femmes barbares était difficile à saisir, d'autant qu'en général, devant les esclaves barbares mises en vente, il ne les achetait pas. Ou alors pour les revendre ; le maître-marchand, comme beaucoup d'autres, en faisait commerce. Abba était d'ailleurs responsable de cette activité, puisqu'il était esclavagiste.

Jawaad cherchait bien quelque chose, mais sans aucune passion identifiable qui aurait alors pu donner une explication. Les collectionneurs d'esclaves sont monnaie courante, et il affichait une richesse qui lui offrait amplement les moyens de ce genre de caprices. Mais ça ne semblait pas non plus être sa motivation. Non, il cherchait quelque chose, mais sans avoir jamais trouvé utile de décrire le genre de barbare qu'il souhaitait trouver.

Jawaad n'expliquait que rarement ses actes et ses motivations, sauf si c'était absolument nécessaire. Il n'aimait pas parler, ce qui pourrait être vu comme un comble pour un négociant au rang politique aussi élevé dans Armanth. Si cela agaçait régulièrement Abba, cela convenait très bien à Damas. Il était payé, et plutôt bien, il s'était habitué aux étrangetés de Jawaad -et elles étaient nombreuses- et le marchand et lui s'étaient amplement bien assez entraidés pour qu'il eu en lui la confiance d'un ami. Sans oublier cette dette... celle qui ne regardait que Jawaad et lui.

Mais sur ce coup, il fut curieux :

"— Mais pourquoi tu cours après une barbare ? Ce n'est pas tellement ce qui manque d'acheter des captives dressées et éduquées, et ce n'est pas comme si tu n'étais pas déjà servi, avec ton Jardin des Esclaves ?"

Jawaad n'eut qu'une expression pensive, regardant dans le vide en réponse, tandis qu'il se redressait pour, nonchalamment, retourner à son domaine vers les hauteurs de la ville.

"— Parce qu'il m'en faut une."

Damas n'en sut pas plus, et Abba lui jeta un regard à l'air entendu. Visiblement, cette quête avait commencé depuis longtemps. Et même le géant noir n'avait jamais exactement su ce que son patron cherchait, sauf une chose.

Elle devait venir de la Terre.

2- l'enfer

À 13 ans, Lisa Beaufort regardait les cercueils de ses parents s'enfoncer dans une tombe fraîche, entourée de finalement si peu de gens. Pleuraient-ils vraiment la mort de ce couple dans un accident de voiture ? La foule qui assistait aux funérailles de Gilles et Kyoko Beaufort ne faisait que remplir un devoir désagréable et ennuyeux, qui toujours laissait ce goût amer que l'on ne peut que souhaiter oublier : celui de la proximité de la mort. Qui étaient collègues de travail, qui amis et proches, cousins presque anonymes, qui d'autres étaient camarades de classe ou de clubs sportifs ; tous assistaient à l'enterrement avec une retenue ennuyée, et des murmures à voix basses ; des futilités pour redonner à la mort sa place la plus souhaitée : celle d'un événement qui pour la plupart les concernait, mais qu'ils ne désiraient qu'évacuer.

Les plus proches et touchés par le drame, pleuraient-ils aussi pour les deux enfants désormais sans famille ? Aucun oncle, ou tante, nuls grands-parents n'avaient pu ou souhaité les prendre en charge.

Au-dessus du trou – que disait déjà Nietzsche ? "*Quand tu regardes l'abîme, l'abîme regarde en toi...*" - un seul regard ne fixait pas la tombe avec ces dévotions feintes ou maladroitement qui cachent mal l'ennui et le tourbillon des soucis les plus superficiels. Elena Beaufort, l'aînée des deux enfants, ne versait pas de larmes. Elle en avait tari déjà tout le flot.

Ses yeux noirs et brillants d'adolescente de dix-sept ans, devenue aînée d'une famille amputée, étaient tournés vers le ciel. Si celui-ci avait pu être sensible, si Dieu avait pu exister, si simplement la vie avait été autre chose qu'un flot absurde et vide de sens propre de la naissance à la mort, elle aurait enflammé les cieux de son regard. Elle aussi aurait sûrement alors contemplé les portes du paradis s'embraser, déclamant tel Néron :

" Ut se diceret quasi hominem tandem habitare coepisse ".

" Et un jour, je pourrai vivre, comme un être humain. "

À côté d'elle, sa cadette pleurait, ses cheveux roux éclatant au soleil d'Août, voletant dans un air vif et chaud. Il n'y a que dans les films que le ciel pleure avec les enfants tristes.

À 14 ans, Lisa apprenait à donner sens à des mots qu'elle n'avait jamais exprimé, son mutisme sur son deuil changé en dessins, aquarelles, et estampes. Comme son aînée, c'était une surdouée à la mémoire prodigieuse. Elle possédait surtout un vrai talent pour les arts, et y trouvait réconfort. Pendant tout ce temps, Elena s'était battue pour gagner son émancipation : avoir enfin le droit de veiller sur sa sœur et échapper à la valse des centres de la DDASS et des familles d'accueil. Une bataille de gagné. Elle songeait, presque sans oser y croire, que la vie pourrait enfin reprendre. Elle espérait faire de sa passion, la danse, un métier.

Un soir, dans une arrière-cour de collège, et ce vague à l'âme qui n'avait jamais quitté Lisa. Et qui saurait parler de la naïveté ou d'un choix jamais assumé, qui pourrait affirmer par quelle erreur on commence et pourquoi ?

La seringue tombée au sol, l'extase commence. L'héroïne est un cocon doux de plaisir qui annihile et réduit à néant sous les signaux chimiques toutes les peines et tous les regrets. Une paix artificielle, et, plus encore : de la pure béatitude par injection. Elle venait d'ouvrir sa porte sur l'enfer.

À 15 ans, Lisa tentait tout pour arrêter. Elle avait essayé de le cacher le plus longtemps possible, à tout le monde. Mais un tel secret ne tint pas très longtemps quand une faim plus dévorante que le jeune forcé le plus cruel lui dévorait les tripes et mâchait sans relâches ses moindres pensées. Mais personne ne peut prétendre arrêter une telle drogue par la simple volonté et de sa propre initiative.

Elena apprendra vite ce que sont les centres de désintoxication, les services sociaux et les psychologues. Et la culpabilité. Ne devrait-elle pas avoir joué le rôle qu'elle prétendait tenir ? N'est-ce pas sa faute à elle, si sa sœur se piquait et a été prise à voler ? Elle avait beau serrer les dents, plus elle luttait pour sa cadette, plus elle se nouait le cœur, biffant ses propres rêves d'une vie enfin paisible. Chaque mois à passer n'était désormais plus dicté que par un seul objectif, toujours reporté à plus loin : sortir Lisa de cet enfer.

À 16 ans, Lisa mentait de mieux en mieux. Assez pour tromper entourage et tuteurs, et pour qu'Elena finisse par croire, parfois, qu'enfin tout était fini. Mais mentir est si aisé à une personne qui ne vit que pour croire que l'enfer va enfin cesser, que la vie va redevenir normale.

Il suffisait à la jeune fille de ne pas se faire prendre et elle devint experte au jeu de dupes. Les scrupules ne pesaient rien face au hurlement du besoin et l'appel des précurseurs chimiques,

contre le manque d'héroïne. Elle en vint à faire des passes. Et même les trois viols elle pouvait encore les passer sous silence. Mais à force de mensonges et de dissimulations, elle s'arrachait le cœur à voiler la vérité, sans espoir d'arrêter la mécanique inéluctable qui tuait toute confiance entre elle et sa sœur. Le moindre fait devenait douteux, la moindre crainte se changeait en angoisse et qui aurait pu dire laquelle des deux vivait le pire enfer.

À 17 ans, Lisa n'avait pas pu cacher son jeu plus longtemps. La prison, les services sociaux encore une fois, mais aussi des mots cruels et atroces, non contre elle mais en sentence contre sa sœur. Elena était l'aînée, elle avait échoué à en jouer le rôle ; que ce fut vrai ou faux n'avait pesé en rien contre la froideur des avocats, des juges : elle était coupable.

C'était sans retour désormais. Mais on ne revient pas en arrière quand on aime ; on ne peut que dérouler le fil qui nous relie aux autres jusqu'à trouver comment l'arracher ; et tout ce que l'on arrache ne peut se faire que dans la pire souffrance.

Lisa parvint à fuir le centre de désintoxication où elle avait été enfermée et cambriola l'appartement de sa propre sœur, emportant presque tout ce qui pouvait se monnayer contre un peu de dopes, sans une seule pensée pour Elena ni pour les conséquences. Son errance ne dura pas bien longtemps et s'acheva dans un squat, un de ces lieux qui servent de terre d'asile à tous ceux que l'humanité rejette, une dernière seringue trop usagée roulant au sol.

Cela aurait dû se finir ainsi et à la fin de cette route, tout le monde sait que la mort attend, au terme de la déchéance.

Elle avait 17 ans, elle aurait dû mourir cette nuit-là. Mais elle dormait sur une natte douce, couverte d'un drap dont elle n'aurait pas reconnu l'étoffe. Une fine chaîne cadénassée aux barreaux de la cage qui l'enfermait venait rejoindre, comme une laisse, l'anneau d'un collier d'acier à son cou. Elle n'aurait pu s'y tenir qu'à genoux.

Elle ignorait comment elle avait pu finir là. Si elle avait été consciente, elle n'aurait juste pu que constater à nouveau ce qu'elle avait déjà douloureusement compris depuis ces deux dernières semaines : elle n'était plus sur Terre. Et elle était en vie.

Au-dessus d'elle tandis qu'elle ne se réveillait pas, Abba observait, l'air plutôt mécontent. Mais il n'en dit rien. Seuls les muscles saillants de ses bras de colosses, aux biceps plus larges encore que la taille de la petite chose dans la cage, trahissaient par leur tressaillement son humeur.

"— Tu l'as bousillée, quand même." finit-il par lâcher, rompant le silence.

Il s'adressait à l'homme torse nu et ventre bedonnant lourdement, fièrement planté, bras croisés, à côté de lui. Vêtu à la mode de l'ouest de l'Athémaïs, celui-ci portait le même genre de sarouel qu'Abba. Mais là s'arrêtait toute comparaison possible. Rien que dans la qualité de l'étoffe, le pantalon bouffant du géant aurait pu payer l'ensemble des atours de son collègue, sabre et poignard trop lourdement orné compris. Batsu non seulement était bien moins riche qu'Abba, mais en plus, il semblait vouloir concurrencer la crasse et la souillure des pires ouvriers des quais de la ville.

Ce qui finalement s'harmonisait assez avec le décor ambiant. Le Marché aux Cages grouillait de monde, dans un brouhaha incessant, la puanteur des corps et les effluves de la lagune frappée par le soleil d'été. Il faisait chaud et la transpiration de milliers de captifs dans les enclos de l'immense marché, véritable ville dans la ville, située directement sur le port principal de la baie d'Armanth, saturait l'air au point d'être irrespirable.

Les quais du Marché aux Cages s'étendaient presque aussi loin que la vue d'homme puisse porter, et aussi loin qu'elle le fit, il y avait des navires de toutes les tailles, des bâtisses de bois et des enclos. Y étaient enfermés des milliers d'esclaves venus de tous les horizons, prêts à embarquer sur les vaisseaux, par voie de mer ou les routes terrestres des navires lévitant, pour les quatre points de Loss. Pour un homme du *Haut Art*, l'autre nom de l'esclavagisme selon les lossyans, il s'agissait du plus grand marché qui se puisse imaginer, et celui de la Saison-Haute se tenait une fois l'an. Même les marchands de *l'Hégémonie* venaient y faire escale, et n'étaient pas les derniers à acheter en nombre les esclaves dont leur empire dépendait largement.

Si Abba se devait bien entendu d'y participer pour son propre commerce au nom de son patron - et il avait lui-même des enclos emplis de captifs prêts à la vente- il était surtout là, aujourd'hui, pour tenter, comme il le faisait régulièrement depuis presque dix ans, de trouver cette étrange perle rare que Jawaad recherchait obstinément.

La Maison marchande de Batsu faisait dans le commerce d'esclave bas de gamme. Il ne dressait que peu, se moquait plutôt du *Haut-Art*, et faisait surtout dans l'approvisionnement de main-d'œuvre pour les chantiers et les mines. Même si les moteurs à lévitation rendaient de grands services pour déplacer les plus lourdes charges, et que du côté d'Armanth, on usait plus souvent qu'ailleurs des explosifs pour les carrières et l'extraction du minerai, personne dans tout Loss

n'aurait idée ou les moyens de se passer d'esclaves. Que Batsu ai trouvé, et vende, une barbare plutôt jolie qu'on destinerait sans doute au service domestique ou aux plaisirs, était donc assez inhabituel. Ce n'était pas du tout son marché.

Mais de leur discussion, Abba venait de comprendre qu'il avait lui-même décidé de mater et dresser cette fille personnellement. Elle avait le dos labouré par le fouet, et cela ne partirait pas sans des soins onéreux. Il avait pu aussi en conclure qu'après le traitement de sévices brutaux que Batsu lui avait fait subir depuis quinze jours qu'il l'avait rachetée, il y avait des chances que son esprit ne s'en remette pas non plus. Un gâchis, qui voulait en règle général qu'on détruise la marchandise inutilisable, et par charité, abrège des souffrances inutiles.

"— Je t'avais dit que je réserve un mauvais tour à ce gros *mora* arrogant de Priscius. J'ai eu l'idée de suite en la voyant avec le tatouage sur son sein. C'est idéal, il va croire que j'ai trouvé une fille de la Maison *Tuna*, elle va payer ma dette, et je lui souhaite bon courage pour en faire quoi que ce soit, maintenant !"

Cruel, inhumain, intelligent. Abba devait l'admettre et il savait que Batsu avait une dette à régler à un marchand d'esclaves de luxe particulièrement mal vu dans le métier, à force d'exigences et d'orgueil. Et qui méritait sans doute de se faire traiter de *mora*, le nom d'une sorte de porcidé mammalien domestique. Mais en tant qu'esclavagiste, lui-même respectueux du *Haut Art*, le colosse avait une certaine horreur de ce genre de pratiques.

"— Et tu l'as trouvé comment ?"

Abba détailla la jeune femme tout en posant sa question, se retenant de répondre à des invectives entre marchand et client à quelques pas de là, pour les faire taire. Un simple regard mauvais vers la scène et la tension soudaine de ses muscles eurent à peu près le même effet. Il n'y avait pas grand monde qui ne se mette pas soudain à devenir très poli et mesuré quand Abba le fusillait du regard. Il n'y avait de toute manière pas grand-monde tout court à concurrencer sa corpulence et sa musculature.

"— Je l'ai racheté du côté de Ras'al-Aneth, à un couple de maraîchers. Pour une bouchée de pain. Faut dire qu'elle a été sacrément malade et complètement droguée. Ou un truc comme ça. Il a fallu la sevrer. Ils m'ont assuré ne rien lui avoir donné ; ils l'auraient trouvée nue, dans leurs champs, à peine consciente, la veille, alors que je faisais escale avant de venir pour le Marché."

"— Nue et seule, perdue près d'un village ? Tu l'as entendu parler ?"

"— Ouais, et pas qu'un peu ! C'est qu'elle gueulait et se débattait comme un beau diable, au début."

Abba se pencha pour tourner la fille sur le dos. Elle ne se réveilla pas, mais eu des crispations de terreur dans son sommeil. Elle était plutôt menue, bien plus petite que la plupart des lossyannes ; de loin, elle aurait été aisément prise pour une enfant. Et maigre comme un clou ; elle avait dut être affamée, ce qui ne surprenait pas Abba, c'était un des passages obligés pour mater une captive afin de la dresser. Mais en général, aucun esclavagiste digne de ce nom n'aurait fait durer ce traitement aussi si longtemps que cela.

Sur son sein gauche, il y avait le dessin très fin et détaillé d'une orchidée d'or et de rouge, au feuillage fin mêlé de vert et de bleu. Un tatouage magnifique, dont la finesse avait dû demander un travail long et patient, sans compter le talent du tatoueur. Il ne l'aurait pas avoué à son collègue, mais il n'en avait jamais vu d'aussi réussi et détaillé dans toute sa carrière. Techniquement parlant, il était même persuadé que c'était impossible. Et même dans l'éventualité que cela l'eut été, on ne tatouait pas une esclave si celle-ci n'avait pas déjà d'autres atours justifiant une telle dépense. Et cette fille était bien trop chétive et dénuée des charmes d'une esclave des plaisirs pour valoir une telle parure.

Mais elle était rousse. Sa chevelure, longue et soyeuse, s'étalait, flamboyante, dans la petite cage. Tous les lossyans savaient ce qu'être roux signifie : la mort, ou l'asservissement. Rares étaient les lieux où cette loi ne s'appliquait pas, par crainte des *Ordinatorii* de *l'Eglise du Concile* et de leur châtement aux contrevenants osant cacher une personne rousse. Mais encore plus par peur d'être face à un *Chanteur de Loss*.

Et les rousses étaient particulièrement rares, même esclaves.

Abba se redressa, laissant la fille dormir. Il se doutait qu'elle était épuisée. Il se demandait même si elle arriverait à survivre à son traitement. Et il reprit vers Batsu, devant un peu lever la voix dans le vacarme ambiant, qui ne réveillait pourtant pas la captive :

"— La langue, tu la connaissais ?"

"— Heu... non, mais tu sais, moi, à part l'athémaïs et un peu d'argots d'eteoclien... De toute manière, j'avais pas besoin de comprendre sa langue pour saisir qu'elle insultait et suppliait. Ces trucs-là ; comme d'habitude, quoi."

Abba souffla par le nez. Le récit de Batsu ressemblait à la manière dont on trouvait parfois les terriennes perdues, errant nues sans savoir parler de langue lossyanne, près d'un village ou d'une communauté. Les terriennes étaient rares à s'échouer sur Loss. En général, leur arrivée était considérée comme une sorte de présage positif, et de cadeau. Sauf si, justement, elles étaient rousses. Leur sort ne différait pas vraiment de tout autre terrien que les lossyans trouvaient. Elles

étaient asservies, elle aussi ; mais si on recherchait et désirait les rousses comme esclaves, tout le monde craignait l'éventualité que ce fut alors une *Chanteuse de Loss*. Si le *Haut-Art* avait été créé il y avait des siècles, c'était bel et bien spécifiquement pour cela : asservir totalement et définitivement toute personne qui serait potentiellement Chanteur, pour que son pouvoir, s'il venait à s'éveiller, serve les lossyans, et ne les asservisse pas.

Et tous les lossyans respectaient superstitieusement cette loi du *Dogme de l'Eglise*. Abba ne dérogeait pas à la règle à ce sujet, même s'il n'avait que très rarement vu de *Chanteurs de Loss* :

"— Ce serait une terrienne ?"

"— Cela se pourrait bien, mais bon, quelle importance ? Je laisse les ennuis à Priscius, et je compte bien qu'il en ait le plus possible ! Si c'est un de ces démons chanteurs de loss, et que ça lui pète au visage, c'est encore mieux !"

"— Les chances que ça arrive sont que je sache tellement minces que tu ne devrais pas compter avec. Mais elle peut m'intéresser ; t'en demanderais quel prix ?"

Batsu fit une moue théâtralement dépitée, qui sonnait aussi faux que le son d'un gong fendu :

"— Ha je ne peux rien pour toi, mon ami. J'ai donné rendez-vous à Priscius demain, pour qu'il vienne en prendre réception. Écoutes, j'ai une grosse dette envers lui, et tu sais combien ce fils de chienne peut insister quand on lui doit quelque chose. Il a accepté que je paye avec une fille de luxe, et j'en ai une rien que pour lui."

Le sourire de vendeur de tapis de Batsu avait quelque chose d'écœurant qu'Abba eut du mal à dissimuler. Si lui non plus n'était guère en amitié avec l'esclavagiste envers qui son confrère était obligé, il ne l'appréciait pas plus. Et Abba avait du mal à ne pas mettre des baffes aux gens qu'il n'aimait pas. Il allait insister, quand des clameurs éclatèrent à quelques pas de là. Batsu lâcha une série de jurons improbables, pour filer voir ce qui se passait. De loin -et de haut, il toisait un peu la foule de deux têtes en moyenne et sans effort- Abba put voir qu'une bagarre avait éclaté dans un enclos de captifs, et les hommes enfermés n'y faisaient pas semblant. Il y aurait sans doute des morts.

Batsu s'y dirigeait déjà, en décrochant son fouet à la ceinture, imité par ses hommes de main. Il se tourna vers Abba, en s'écriant :

"— Mais si tu la veux, rachète-la à Priscius ! Si tu arrives à négocier avec ce gros *mora* !"

"— Tu sais parfaitement qu'il va me faire chier !"

Batsu lâcha un rire tonitruant, en s'éloignant prêter main-forte à ses hommes :

"— C'est parce que je le sais que je veux me débarrasser de lui !"

Abba pesta et dut se retenir sévèrement de ne pas aller faire ravalier sa morgue à son confrère à grands coups de battoire. Mais déclencher une autre bagarre au milieu des cages, alors que l'atmosphère était déjà assez bien électrique, était le meilleur moyen de finir avec une émeute généralisée. Et l'esclavagiste n'avait pas particulièrement envie non plus de se prendre les hommes de main de Batsu sur le dos en renfort.

Au moins, il savait ce que ce dernier allait faire de cette fille. Et à qui la racheter éventuellement. Se tournant, il commença à avancer à contre-courant de la foule qui se précipitait pour aller voir le pugilat dans les cages non loin ; plus attirée par le spectacle, d'ailleurs, que de bonne volonté de prêter main-forte à rétablir l'ordre. Mais après trois malchanceux qui, percutant ou bousculant Abba, se trouvèrent soudainement transformés en quilles projetées sur les cotés par un colossal bras aussi dédaigneux que puissant, la foule en question commença à trouver plus prudent de se fendre en esquives pour éviter le géant et son humeur clairement massacrate.

Abba lâcha pourtant un sourire, tandis qu'il quittait la fournaise du marché, pour aller se trouver de l'ombre, et à boire. Il allait refourguer l'affaire à Jawaad. Il lui décrirait sa trouvaille, et le laisserait faire si celui-ci était intéressé. Priscius avait la réputation d'un homme pénible et facilement agaçant. Mais dans ce domaine, il aurait à faire au plus grand maître du genre. Abba songea même que le spectacle de leur négociation allait mériter d'y assister, avec quelques friandises et une bonne bière, pour bien le déguster.

Cependant, il était quasi sûr d'une chose : c'était une terrienne. Depuis les débuts du Grand Marché de la Saison Haute, il avait fait le tour, comme toutes les années précédentes, de tous les Jardins d'Esclave et de toutes les cages des revendeurs, des plus petits aux plus riches. Et il n'avait trouvé dans les captives récemment arrivées, que celle-ci qui soit clairement barbare, et puisse venir de la Terre.

Jawaad voulait une terrienne. Il n'avait jamais dit ce qu'il cherchait ni pourquoi. Il n'avait jamais décrit à Abba celle qu'il recherchait depuis des années, maintenant. Il venait simplement quand il se pouvait qu'il y en ait une, la voir, parfois l'observer longuement, l'étudier de près. Il ne lui parlait quasi jamais. Et n'en avait jamais acheté une seule. Abba, passé son agacement des débuts, était devenu curieux. Il commençait à se douter de ce que voulait son patron, et avait fini par se prendre au jeu, bien décidé à un jour trouver cette femelle si rare, et ainsi apprendre enfin ce que Jawaad avait tant cherché, depuis des années.

3- Priscius

Priscius révisait enfin son point de vue, après avoir eu la sevère et fort désagréable sensation qu'on venait de le prendre pour le dernier des imbéciles.

C'était quelques jours plus tôt, dans la brume marine et moite du matin, chargée d'effluves humaines et envahie de cris qu'il avait suivi Batsu sur le Marché aux Cages d'Armanth. La capitale de la Guilde des Marchands, si puissante qu'elle s'était littéralement payé sa propre cité-état, était parmi toutes les citées lossyannes une perle de progrès et de liberté. Une ville aux mœurs modernes, où nulle citoyenne n'avait, sauf suite à un procès pour crime grave, à craindre l'asservissement et d'être un jour marqué d'un *Linci*. Rares étaient les savants et intellectuels à y redouter l'inquisition des *Ordinatorii* du Concile, dont la présence, imposée et inévitable, n'était guère que représentative et consultative.

Mais Armanth était aussi la plaque tournante majeure du commerce d'esclaves dans toutes les *Mers de la Séparation*. Il en venait de tous les coins des terres connus ; parqués, puis revendus ; dressés, matés et brisés, éduqués cruellement et sans pitié. Les plus grandes maisons marchandes y avaient leurs plus prestigieux *Jardins des Esclaves* d'où sortaient des marchandises de prix rompues par la force à tous les arts visant à plaire et distraire, et au destin d'animaux chargés de servir et donner plaisir et prestige à leurs propriétaires.

Armanth avait été fondée plus de quatre siècles plus tôt. D'abord simple village de réfugiés persécutés par les inquisiteurs de *l'Eglise du Concile*, la ville avait grandi tant bien que mal en ne pouvant compter que sur le commerce sur ces îlots de sable perdus dans une lagune marécageuse ; accueillant toujours plus de réfugiés fuyant les légions *d'Ordinatorii* et leurs exactions. *Cités-Unis*, *Imareth*, *le Ginnon*, *les Plaines d'Eteocle*, il en était venu de partout, se réfugier dans la baie de *l'Argas*. Libres-penseurs, intellectuels, savants, apostats ou simplement des pauvres hères qui avaient eu le malheur d'être sur le chemin d'une légion en marche, ils n'avaient eu d'autre choix que de tenter de trouver un navire, et traverser la mer, pour rejoindre Armanth. Cette traversée, difficile, était aussi la meilleure protection de la cité-état. Les légions de *l'Eglise du Concile* s'étaient concentrées

sur leur croisade face à *l'Empire Oriental de l'Hemlaris*, et leur conquête du nord, sous la bannière de *l'Hégémonie*, oubliant cette cité de réfugiés, lointaine et sans intérêt.

Quand *Anqimenès* s'était enfin réveillé pour constater qu'elle avait une concurrente en taille, en puissance, et en influence politique, la puissante *Gilde des Marchands* en avait déjà fait sa capitale ; et Armanth atteignait les deux millions d'habitants.

Une seule fois, vingt-cinq ans plus tôt, *l'Hégémonie* avait tenté une action militaire contre la cité de la *Gilde des Marchands*. Une croisade de *l'Eglise du Concile*, hâtive et mal préparée, qui s'était soldé par un désastre. Averti bien à l'avance par ses réseaux commerciaux -rien n'est plus efficace que le commerce comme soutien à l'espionnage- de l'arrivée d'une armada désorganisée, Armanth avait loué les services de toutes les flottes voisines des îles des *Mers de la Séparation*, pirates compris. Aucun galion de l'Eglise n'avait touché les côtes de l'Athémaïs. Et presque par jeu, Armanth avait renvoyé les *Ordinatorii* survivants sans demander aucune rançon. Mais seulement après cinq ans d'emprisonnement et de travaux forcés.

Armanth était devenue la lumière de la civilisation moderne : on y trouvait plus que partout ailleurs des collèges et universités réputées, où tous pouvaient suivre les cours et les débats de quelques-uns des plus grands esprits du monde. Et où, encore plus rare, des femmes enseignaient elles-mêmes les sciences et les lettres. Elles pouvaient d'ailleurs y divorcer, y travailler et commercer, et y circuler librement sans l'obligation d'être accompagnées d'un membre masculin de leur famille. Il était même arrivé, au grand plaisir du *Conseil des Pairs*, que des princesses de l'aristocratie d'autres cités, bien plus pointilleuses sur les préceptes des *Dogmes du Concile*, viennent y trouver refuge et demander asile aux autorités de la ville.

En quatre siècles, l'influence d'Armanth avait fini par essaimer à nombre des cités-états voisines, commerçant avec elle autour des *Mers de la Séparation*. On la considérait aussi bien comme la cité des vices et des mœurs dissolues, que comme le havre des penseurs et des savants. Mais tout aussi bien portait-elle, comme si elle avait souhaité contredire sa réputation, le prestige douteux d'être la cité des marchands d'esclaves.

Et la réalité était finalement fort simple. Avec le *loss-métal*, le minerai qui permet de fabriquer les dynamos, les armes à impulsion et les moteurs des navires à lévitation, le second bien le plus recherché et convoité dans tout Loss sont les femmes. La fortune de la ville se basait en grande partie sur les esclaves de son Marché aux Cages, et sur l'immense trafic maritime et terrestre qu'il générait. L'ironie de la chose ne pouvait manquer de frapper : Armanth la décadente, ville de culture, de liberté et de progrès, aux femmes honorées, respectées et reconnues, le restait grâce à l'asservissement cruel de milliers d'esclaves.

"— Tu vas voir, je te fais un cadeau !"

Priscius fixa dubitatif son collègue et débiteur. Batsu arborait à cet instant son pénible et éternel sourire de vendeur de tapis en quête de benêts à rouler.

L'esclavagiste de luxe avait un doute sur le cadeau. Et il n'était pas un benêt, lui. C'était un homme dans la force de l'âge, qui affichait la taille, la carrure, et l'embonpoint d'un gaillard massif aux allures de nordique, au visage rond mangé par une barbe qui hésitait entre le blond et le poivre et sel. Ses affaires avaient prospéré un temps, et il était vêtu à la hauteur de sa richesse, et de ses prétentions : une chemise ouverte et ample de *til* fin, une sorte de coton commun dans le sud, et un veston ouvert de cuir aux couleurs chaudes et chamarrés, rehaussés de boutons d'argent, sur un pantalon ample, brun feu, orné de pièces de cuir ouvragé. Et pour parachever son rang, un manteau de lourde soie cramoisie reposait sur son épaule. Que le tout lui tienne plutôt chaud, sous la chaleur pesante du *Marché aux Cages*, lui importait bien moins que d'afficher sa fortune et sa renommée clairement. Surtout en ce moment, où sa réputation souffrait de mauvais accros.

Batsu lui devait une esclave des plaisirs ; cela durait d'ailleurs depuis un moment. Et l'esclavagiste se doutait bien que ce cadeau ne pourrait pas avoir la valeur suffisante à rembourser la dette de son confrère. Priscius avait assez perdu de réputation ces derniers temps, pour savoir que désormais des marchands comme lui ne verraient aucune gêne à tenter de le tromper. Il avait cumulé les mauvais investissements commerciaux -il aurait admis de mauvais gré que c'était un peu de sa faute- et sa dernière caravane avait fini piétiné par un troupeau de *longilas* après un orage qui avait mis ses deux navires lévitant à terre. Le remboursement des investisseurs avait failli le ruiner, et il n'avait pas arrangé les choses en usant de tous les tours juridiques possibles pour retarder le versement de ses échéances.

Cela lui avait coûté aussi cher en renommée et en crédit que la fortune qu'il avait encore à devoir déboursier.

Mais il n'était pas homme à laisser les dieux jouer avec son destin sans lutter contre lui. Il lui fallait simplement garder la face. Une réputation, cela se reforge.

"— J'espère que cela vaut ce que tu me dois, Batsu. J'ai envie de boire et rire avec toi, ce soir, pas de devoir négocier encore une fois."

"— Ne t'en fais pas, on boira, on rira et tu seras satisfait ! Tiens, c'est elle, là-bas, la rousse dans le coin."

Au milieu de la cohue entre marchands, clients, contremaîtres et esclaves, dans cette chaleur d'été suffocante qui faisait vite regretter les brumes marines du petit matin, Batsu se frayait un chemin tel le fauve écartant les hautes herbes. Un petit fauve, certes. Il fallait à l'esclavagiste user de toute sa voix, et de son ventre gras pour compenser sa taille modeste, et arriver à fendre la foule. Non sans devoir répondre régulièrement avec une imagination aux jurons assez débordante, aux invectives des autres commerçants et ouvriers en plein travail. Priscius suivait son sillage, nettement plus impressionnant accompagné de l'un de ses hommes de main, torse nu et mine patibulaire. La plupart des gens en voyant les atours luxueux et le garde du corps, préféraient laisser passer prudemment.

La dernière cage à gauche de l'enclos de Batsu enfermait une jeune femme prostrée à la peau pâle et à la chevelure d'un roux profond presque rouge. Nue, comme l'étaient pratiquement toutes les esclaves en cage dans le marché, elle ne paraissait guère plus qu'une gamine, maigre comme un clou. Passé le constat surprenant et agréable de voir que Batsu avait dit vrai : c'était bien une vraie rousse ; une bonne nouvelle, car elles sont les plus recherchées et peuvent se vendre fort cher, l'esclavagiste se força pour cacher son désappointement. S'il connaissait les méthodes de Batsu, souvent brutal et sans aucune considération pour sa marchandise, Priscius n'était guère optimiste quand à l'état de santé de la captive, qu'on avait battue et laissé clairement crever de faim.

"— À genoux !"

Batsu lâcha l'ordre avec une voix de stentor, ce qui fit frémir toutes les filles des cages environnantes. La jeune rousse réagit à la seconde. Mais c'est sans aucune grâce qu'elle obéit, le dos voûté, la tête pendant misérablement, cachée par le long voile de ses cheveux. Elle avait tout d'un animal brisé.

Le marchand d'esclave bouscula la cage pour la faire réagir encore :

"— Allez, redresse-toi ! Mains sur la tête, montre-toi !"

Priscius observa la fille obtempérer. Elle était faible et frêle. Forcément, elle n'avait plus tellement de formes, ainsi affamée. Il n'aurait pas su lui donner d'âge précis ; elle était à peine plus grande qu'une enfant, même s'il était évident qu'elle devait être déjà presque adulte. Quelque chose entre quatorze, et seize ans, à première vue. Mais elle plutôt jolie quand il put voir son visage que Batsu redressait de force, lui attrapant le menton de sa main sale. Les yeux de la fille, immenses et d'un étonnant vert de jade, étaient malheureusement voilés et ternis par la peur. Il y avait cependant

dans ses traits quelque chose de peu commun ; un métissage proche de celui des demi-sangs orientaux de *l'Hemlaris* à la beauté rare et unique de poupées. Priscius n'en avait que fort rarement croisées, et encore moins qui soient rousses aux yeux verts. Dans un meilleur état, cela lui donnerait sûrement un très grand charme ; et un très grand prix.

Priscius étudia un peu plus attentivement le "cadeau" sensé régler la dette de Batsu. Avec ses cheveux roux, ses yeux verts et ses traits métis, et malgré son état général, finalement l'affaire ne se présentait pas si mal. Mais surtout il s'arrêta sur le tatouage sur le sein droit de la captive : une fleur, aux couleurs or et vert, qui ressemblait de très près à une orchidée de *Tuma*.

Tout le monde en avait entendu parler. Des années auparavant, cette maison marchande spécialisée dans le dressage d'esclaves de luxe, avait disparu dans un de ces fréquents règlements de compte entre maîtres-marchands où s'enchaînent faillites, rachats, assassinats et sabotages. Les propriétaires de la Maison *Tuma* avaient vécu des destins funestes, et les rares survivants s'étaient éparpillés dans d'autres guildes marchandes et faisaient profil bas. Depuis, les collectionneurs d'esclave s'arrachaient les porteuses de ces tatouages d'orchidées. De mémoire, Priscius n'en avait jamais vu d'aussi réussi.

Il se demanda ce qui avait bien pu conduire à ce que Batsu récupère une telle aubaine. Il disait avoir eu de la chance, en la rachetant à des gens qui en ignoraient totalement la valeur. L'esprit commerçant de Priscius se mit à estimer le prix que l'on pouvait tirer d'une telle occasion, si elle était éduquée dans les règles. Elle pourrait se vendre une fortune.

"— Tu m'ouvres la cage, Batsu, que je regarde de près ?"

"— Bien sûr, c'est sans risques. Elle est docile comme un agneau, c'est pas elle qui va me causer des ennuis."

"Mais tu l'as quand même affamée et tabassée pour ça," songea Priscius. Il y avait clairement quelque chose qui sonnait faux dans l'histoire de son collègue, et qui en était agaçant. Mais voilà, le souci était que si Priscius mettait en doute le récit et les propos de Batsu, cela monterait rapidement en épingle, et se répandrait comme une rumeur un peu partout. Il y a six mois, il aurait pu l'envoyer promener. Mais désormais, sa propre parole était discutable, et tout le monde attendait la moindre occasion pour le discréditer complètement. Sans réputation, un lossyan ne vaut pas grand-chose, et sa parole plus rien. Ce n'était pas le moment pour Priscius de mettre en jeu la sienne.

L'esclavagiste tira la gamine hors de la cage, pour la faire mettre debout devant lui. Elle lui arrivait à peine sous l'épaule, se laissant faire abattue et résignée. Priscius l'examina sous toutes les

coutures, vérifiant ses dents, ses cheveux, sa peau, en expert du *Haut-Art*. Elle portait d'étranges marques de piqûres mal cicatrisées sur les bras. Elles dataient quelques semaines. En plus de son dos lacéré, la chair de ses poignets et de ses chevilles était abrasée par le port de fers et de cordes. Priscius se pesta intérieurement. Batsu n'avait aucun respect pour la marchandise ; il y aurait du travail pour la remettre en état.

Mais ce tatouage...

Si elle venait de l'ex-Maison *Tuna*, comme il le pensait, ce simple potentiel lui assurerait une belle plus-value sur le travail à accomplir. Il ne comprenait pas pourquoi Batsu l'avait maté si brutalement, si elle avait déjà été dressée. Le plus logique est qu'elle avait dû être une des fuyardes à la chute de la Maison, et qu'elle avait réappris la liberté et tenté stupidement de résister à sa capture.

Batsu interrompit les pensées de l'esclavagiste, en affichant à nouveau son éprouvant sourire de vendeur de tapis :

"— Je ne t'ai pas menti, non ?"

"— Non, en effet", reprit Priscius en poussant l'esclave dans la cage où elle retourna se cacher des deux hommes. "Je crois que nous sommes quittes."

Il prononça les derniers mots sans une once de sentiment, laissant de côté ses propres réflexions sur le vrai et le faux dans cette histoire. Il aurait le temps d'en apprendre plus tard sur la réalité des prétentions de son débiteur, ce qu'il ne manquerait surtout pas de vérifier. Dans ce milieu, tout se savait plus ou moins vite dès lors qu'on savait quels efforts accomplir pour obtenir les bonnes informations. Il laissa donc Batsu faire son boniment. Forcément, celui-ci ne résista pas à l'occasion :

"— Une esclave de luxe ! Une métisse, rousse, aux yeux verts, une rareté comme on en trouve qu'une fois par an ! Tu devrais me remercier, je t'offre une des meilleures marchandises que j'ai ! Tu as vu ce tatouage ? Tu as bien reconnu l'orchidée de *Tuna*, non ? À lui seul, ça vaut dix fois ma dette si tu la dresses bien. Je te ne rembourse pas, je te fais un cadeau princier ! Tes clients voudront te payer en *loss-métal*, pour l'avoir ! Alors, dis-moi que tu es satisfait ? Parce que si tu ne l'es pas, je sais plus comment faire plaisir à mon ami !"

"— Je le suis, je le suis. Tu ne m'as pas trompé, Batsu, notre dette est réglé, et je ne manquerai pas de parler de ta générosité, et de ta loyauté à remplir ton devoir auprès de tes débiteurs et de tes amis. Je vais envoyer mes hommes la ramener chez moi. Et je crois que nous pouvons fêter cela ce soir. "

Priscius finit par laisser naître un sourire sur son visage rendu sévère par son épaisse barbe, tandis que la visite se poursuivait. Il restait dubitatif, mais ne le montrerait pas. Batsu devait bien deviner que son boniment et son histoire d'esclave de luxe ne tenaient pas, même avec ses grands gestes de vendeur de tapis. Autant cependant garder la face, et faire conserver la sienne à son collègue, ce qui faciliterait pour le reste de la journée d'avoir à le supporter, lui et les négociations qui ne manqueraient pas de suivre encore.

Alterma roula sur le côté, esquivant pour la troisième fois le jeu de pas chassés et les attaques ciblées de son adversaire. Elle n'arrivait pas à reprendre l'initiative, et il ne lui en laissait pas l'occasion. Il fermait trop sa garde.

Depuis le sol, elle tenta de le faire chuter en le balayant des jambes, profitant qu'il avançait sur elle dans l'intention de l'immobiliser. Mais peine perdue, il anticipait tous ses coups, et n'avait eu qu'à faire un pas de côté. Il n'y avait que le sable de la piste du gymnase, qui l'avait finalement touché.

"— Tu penses trop tes coups !"

La remarque, cinglante, et agaçante de calme de Jawaad, qui la surplombait après avoir évité le balayage presque avec dédain, eu l'effet escompté :

"— Ha oui ?! Et ça alors ? "

La seconde d'après, elle bondissait sur lui. L'assaut était aussi brutal que maladroit, mais elle parvint à bousculer le marchand, en tentant de s'y agripper. Jawaad décocha un bref sourire, et en roulant sur le dos, envoya valser sa comptable de l'autre côté de la piste, en lui faisant faire un superbe soleil. Elle retomba lourdement.

"— Ouch !"

Jawaad se redressa et l'aida à se relever :

"— Et là, tu ne pensais pas assez. Recommence !"

Alterma pesta, crachant un peu de sable, et tentant de dégager celui accumulé dans ses cheveux. Par comparaison avec le maître-marchand, sa stature rendait la lutte un peu inégale. Elle était de taille assez modeste pour une lossyenne, et devait faire à peine plus que la moitié du poids de Jawaad. Brune, la peau halée, elle avait un regard noir et flamboyant, sur un visage racé, à la moue

toujours un peu moqueuse. C'était une pure athémaïs, dont les sourires attiraient aisément les regards et la convoitise de la plupart des hommes.

Mais Jawaad l'appréciait autrement plus pour son caractère, et ses talents, que pour sa beauté pourtant conséquente. Alterma était une érudite et une savante mathématicienne. Issue de l'aristocratie armanthienne des *Seniati*, elle avait contre l'avis familial étudié à l'université, et à vingt-cinq, avait déjà écrit deux excellents ouvrages sur les théories de la comptabilité bancaire. Jawaad n'avait pas hésité à la prendre à son service quand les *Seniati* tentaient de trouver une place pour leur fille, espérant la marier à bon parti.

Jawaad était obstinément célibataire, et Alterma souhaitait avant tout son indépendance, qu'un travail bien rémunéré sous la protection d'un maître-marchand d'Armanth lui assurait. Et son caractère franc, difficile à désarmer, était au moins aussi aiguisé que la vivacité de son esprit. Le genre d'esprit que Jawaad adorait.

Pour son troisième cours de défense sans armes, elle avait de nouveau troqué ses riches robes et ses toilettes soignées, pour un vaste pantalon bouffant, et une chemise croisée informe, le tout serré au mieux d'une large écharpe en guise de ceinture. Face à elle, Jawaad était torse nu, et comme elle, avait retiré ses bottes sur le sable du petit gymnase privé au décor spartiate, qu'éclairaient des soupiraux.

Et impassible, sauf le petit sourire en coin qui apparaissait régulièrement quand il donnait des cours à son élève, il attendait son assaut.

Alterma s'élança. Et le résultat ne fut pas beaucoup plus glorieux que l'essai précédent. Le suivant non plus, d'ailleurs.

Jawaad claqua des doigts pour attirer son attention, après l'avoir aidé à se relever, et se plaça à ses côtés :

"— Tu me vois faire, et tu as compris comment je bouge. Quand tenter de m'agripper ; quand frapper. Mais tes yeux me disent ce que tu vas faire."

"— Oui, mais il faut bien que je vous regarde, n'est-ce pas ?"

"— Non. Ce n'est pas moi qui importe."

Alterma fit une moue un peu perplexe :

"— Je ne comprends pas, Jawaad, c'est un peu brumeux, dit comme cela."

Jawaad lâcha un sourire. La jeune femme aurait pu rajouter "*comme d'habitude*" que cela ne l'aurait pas étonné. Tout en lui parlant, il répétait avec une lenteur calculée les gestes de parades et d'attaques combinées, qu'elle observait, bien entendu.

"— Que regardes-tu, là ?"

"— Hé bien, vos bras, vos mouvements."

"— C'est ce qui importe, non ?"

"— En effet. C'est vrai que je vous regarde, face à face. Je fixe votre visage et vos yeux. Je suppose que... En fait, vous arrivez à deviner à mes yeux quand je vais tenter quelque chose, c'est cela ?"

Jawaad opina :

"— Ne me regarde pas. Regarde mes mouvements. Ne me laisse pas voir tes yeux."

Le maître-marchand pivota dans le sable, pour reculer de quelques pas, et fit un signe du menton vers Alterma. Celle-ci souffla un grand coup, en affichant un sourire qui se voulait confiant :

"— D'accord... J'ai bien compris, on essaye... alors... ne pas regarder dans les yeux."

Jawaad l'observa se mettre en garde, comme il le lui avait enseigné. Un spectateur spécialiste du pugilat et des arts martiaux aurait pu reconnaître la posture jemmai ; mais l'art de combat du *Jemmai-be'jil* était aussi peu connu que leur peuple. Il se fendit brusquement, le temps de lancer un simple coup du plat de la main. Alterma esquiva en sursautant, le fixant immédiatement, et le regretta l'instant d'après. Elle paya son hésitation d'une gifle, que le maître-marchand avait bien sûr retenue. Elle protesta :

"— Aïe ! Ça fait mal !"

"— Ne me regarde pas, regarde mes mouvements !"

Alterma recula un peu, tentant de se concentrer. Mais elle s'amusait à l'exercice, autant qu'elle s'y montrait assidue :

"— Ce n'est pas vous qui disiez que vous ne frappez pas les femmes ?"

Jawaad hocha légèrement la tête en réponse, lançant encore des assauts simples, mais à dessein précis et rapides. Alterma commença à comprendre après trois ou quatre autres coups. Elle ne laissait plus sa garde divertie par le regard insondable de son adversaire où elle n'avait aucune chance d'anticiper ses gestes. Elle tenait la tête légèrement penchée, de côté, usant de sa vision périphérique pour saisir les mouvements, et se focaliser uniquement sur eux. La joute prit de

l'intérêt, quand elle commença à répliquer à son tour, et tenter des assauts. Le principe était simple : elle devait pouvoir faire chuter Jawaad et lui sauter dessus pour mimer une mise à mort. Et jusqu'ici elle n'y était jamais arrivée.

Mais en quelques minutes, elle venait de progresser d'un bond, s'avérant excellente élève. Les fentes et les esquives s'enchaînaient, et Jawaad commençait à augmenter le rythme des assauts, pour la forcer à devoir se battre et réagir toujours plus vite. Alterma était en sueur, peu habituée à l'effort, mais ne lâchait pas prise.

Elle lançait une nouvelle riposte quand une voix grave et tonitruante éclata dans le gymnase :

"— On me l'avait dit, mais je ne l'avais pas cru !"

Jawaad fut brièvement surpris. Il faut dire que la voix d'Abba avait quelque chose d'un rugissement dès qu'il parlait fort. Alterma sursauta aussi, mais ne se désarma pas. L'occasion était trop belle. Elle bascula, pour empoigner la large ceinture du kilt de son adversaire, et lui faire un croc-en-jambe presque parfait en le poussant de tout son poids.

Jawaad ne vit venir la feinte que trop tard, pour s'étaler de tout son corps dans le sable, avec Alterma qui pesait sur son ventre, à califourchon ; fière et victorieuse pour la première fois.

Il y eut comme une sorte de grand blanc.

Et le rire tonitruant d'Abba punctua la première victoire de la jeune élève face à son professeur, qui lui-même, basculant pour la pousser de côté, riait de bon cœur avec Alterma.

Abba approcha l'aire d'entraînement, toisant de son énorme masse les deux lutteurs, encore secoué de hoquets de rire. Jawaad se relevait sans empressement, imité par Alterma, qui n'arrivait pas à lâcher son grand sourire de satisfaction :

"— Tu ne devrais pas l'encourager à se battre, Jawaad. C'est une femme !"

" — Et ? ..."

"— Et quoi ? Ce n'est pas la place d'une femme, par les dieux ! Tu crois qu'un homme va l'épouser en apprenant qu'elle se bat comme une chiffonnière dans ses braies ? Et avec son patron ?"

Alterma protesta, le menton haut :

"— Mais cela ne regarde personne, que je sache, que je m'entraîne avec Jawaad. C'est utile, et c'est un très bon exercice !"

Le maître-marchand haussa les épaules en fixant Abba, en guise de réponse. L'esclavagiste grogna un coup en retour :

"— Une femme devrait garder sa place, surtout une érudite et une intellectuelle si brillante. Je vois pas ce que cela lui apporte de savoir se battre."

Jawaad haussa encore une fois les épaules, allant se chercher une serviette :

"— Pas se battre. Se défendre, et faire de l'exercice. C'est une bonne partenaire d'entraînement."

"— Voilà, exactement", rajouta Alterma. "Je ne compte pas devenir une *Femme d'Épée* si c'est ce que vous craignez, Abba. Mais je ne compte pas non plus me sentir comme un agneau sans défense. Ça ne fait pas de mal, de savoir se défendre seule !"

Jawaad souriait, amusé. Abba lui-même tentait bien de grommeler de manière convaincante, mais l'assurance d'Alterma -et il connaissait la jeune femme et son caractère, depuis un moment- déridait son faciès quasi-bestial, malgré ses efforts pour bien lui faire sentir qu'il lui reprochait ses frasques :

"— Vous êtes deux têtes de mule ; je ne sais pas pourquoi j'essaye de discuter ! Et ça ne se fait pas, de laisser une femme se battre, c'est comme ça. Et puis, Jawaad, pourquoi ne pas t'entraîner avec moi, tiens ?"

La remarque d'Alterma fusa avant même qu'elle y pense :

"— Pour ne pas finir cassé en tout petits morceaux ?"

Et il y eut un autre éclat de rire d'Abba et de la jeune femme, qu'interrompt Jawaad, même si la boutade -tout à fait exacte au demeurant, Abba pouvait facilement briser n'importe qui sans le faire exprès- l'avait fait sourire :

"— Tu n'es pas entré dans mon gymnase pour faire la leçon, non ?"

Abba opina. Jawaad chaussait ses bottes, et Alterma s'éclipsa vers le vestiaire attenant aux bains du domaine pour aller se rafraîchir et se changer, saluant les deux hommes avec un sourire.

"— Exact, Jawaad." Confirma-t-il. "Ton colis est arrivé il y a un instant. Amarrus Lokaï est en ville, il va assister à la prochaine réunion du *Conseil des Pairs* ; tu souhaites toujours le remercier en personne de sa dernière tentative d'assassinat ?"

"— Bien sûr. Quoi d'autre ?"

"— Je pense que j'ai trouvé une terrienne. Rousse, aux yeux verts. Elle était mal en point quand je l'ai vu, cependant. Mais ce sera compliqué de l'acheter de suite ; elle va servir à rembourser une

dette pour une esclave des plaisirs. Donc, elle appartient maintenant à Priscius Praxtor. Si tu le connais, tu sais que cet homme est plutôt pénible.

"— Je le connais. Et je connais Sonia, son éducatrice. Laissons-la-lui quelques semaines, il la remettra sur pied pour moi. J'irais lui rendre visite.

Jawaad se dirigea vers la sortie du gymnase, où l'on pouvait entendre quelques rires et les jappements joyeux des chiens du domaine, flanqué d'Abba. Mais juste avant qu'ils ne passent la porte, Alterma cria depuis les vestiaires :

"— Si vous allez voir Amarrus pendant le Conseil, je veux venir avec vous !"

Abba soupira, et posa un regard noir sur Jawaad. À son sourire, il comprit à son grand regret que le maître-marchand trouvait que c'était une excellente idée.

Priscius avait eu quelques jours pour observer l'esclave tatouée.

Elle avait été marquée d'un *Linci* sans même réagir vraiment, malgré l'aspect traumatisant de la scarification pour ancrer solidement le symbiote à sa cuisse. Elle n'avait pratiquement jamais quitté sa prostration muette, sauf contrainte par un ordre direct. Elle avait clairement été bousillée, le travail de dressage avait été salopé à la va-vite, et Priscius était certain que Batsu lui en avait fait un résumé totalement édulcoré.

Si cette fille avait jamais été un jour dressée et esclave des plaisirs, tout était à refaire vu les dommages qu'il avait constaté. Tout ce qu'il pouvait faire dans l'immédiat, était de la garder en isolement.

Entre-temps, Batsu lui avait appris, avec trop d'enthousiasme, qu'il y avait une autre fille rousse tatouée de l'orchidée de *Tuna* en vente. Un hasard étrange, qui rendait Priscius de plus en plus soupçonneux. Il commençait à se demander si tout cela n'avait pas été organisé entre ses rivaux - et il n'en manquait pas - pour lui faire perdre totalement la face, et s'offrir le plaisir de se jouer de lui. Mais il avait pris le risque, et lâché une somme déjà conséquente pour la seconde captive. Il avait eu subitement des problèmes pour renouveler son stock d'esclaves à éduquer dans ses Jardins, et soupçonnait clairement un complot où trempaient ses propres fournisseurs habituels. Si c'était le cas, la seule réponse possible serait de faire de ces deux filles les meilleures esclaves

éduquées que son talent lui permettrait de forger, et de serrer les dents quand aux rumeurs qui iraient bon train entre-temps.

Il devait admettre qu'il préférerait la version d'esclaves fugueuses d'une Maison disparue. Il pourrait peut-être trouver comment propager cette rumeur dans le milieu, après tout. Mais pas avant de s'assurer que cela vaudrait le coup de dresser la rousse qui, pour le moment, semblait totalement en ruines ; et de voir à quoi ressemblerait celle que lui livrerait le prochain arrivage.

Le jour suivant, il recevait en personne son colis, accompagné par la féline et licenciée Sonia, son éducatrice. Vêtue seulement de son collier d'esclave, de bijoux d'argents et d'un pagne de soie noire à peine plus large qu'une ceinture, celle-ci comme à son habitude jouait de toute la sensualité que pouvait dégager sa gestuelle, le plus bref de ses regards, et son corps parfait et quasi-nu, pour rendre fous les hommes de main de l'esclavagiste. Elle détonait par son assurance et sa fierté face à des captives enchaînées qui, pour la plupart, pleuraient et gémissaient pitoyablement.

Et bien sûr, son jeu fonctionnait à merveille.

Sonia eut un sourire pervers de délices quand un des manutentionnaires rata le bord du quai de trop regarder la créature inhumaine à force d'érotisme, et s'extirpa en pestant d'une baignade involontaire dans l'eau nauséabonde du port, sous le rire de ses collègues.

Priscius ne releva pas. On ne punit pas une esclave de l'être. Et personne ne le ferait, même pas la victime qui avait parfaitement conscience de s'être fait manipuler. On ne fâche pas le patron.

L'esclavagiste regardait surtout ses biens débarqués sur le port, dubitatif. Au vu de la fille tatouée qui malgré ses entraves se débattait encore avec rage et tirait sur les cordes comme un diable, Priscius retint un grommellement agacé. On s'était payé sa tête dans les grandes largeurs, il en avait eu de sa bourse, et Batsu et ses collègues devaient sûrement encore en hurler de rire.

La jeune femme qui résistait aux hommes l'entraînant vers Priscius, malgré les cris et les claquements de fouet, avait peut-être un peu plus d'une vingtaine d'années. Elle n'était pas encore été marquée d'un *Linci*, et elle affichait tout d'une barbare capable de mordre et de frapper. D'une taille assez moyenne, elle était belle et élancée, le corps musclé et svelte, des cheveux d'un roux sombre tournant sur un auburn aux ombres presque noires. Une chevelure superbe qui ne demanderait que quelques soins pour devenir une crinière parfaite. Ses yeux bruns aux reflets verts, frappaient sur sa peau très claire. À sa manière, elle avait un corps qui pouvait se comparer à celui de l'éducatrice de Priscius. Elle devait sûrement être gracieuse, mais pour le moment, elle

ressemblait plus à un bloc de pierre brute qu'une statue sculpturale. Elle n'avait jamais connu le collier ou le fouet, ni le dressage ; une évidence qui sautait aux yeux. Tout était à faire, et l'esclavagiste n'avait le moindre doute que les hommes qui avaient trouvé cette femme errant nue sur les plages à l'est d'Armanth, et les revendeurs qui l'avaient transféré jusqu'ici, le savaient parfaitement.

Priscius se retint encore de pester contre le mauvais tour que l'on voulait lui jouer, avant de sourire tandis qu'il approchait de la jeune femme, qui le fusillait d'un regard enragé. Un sourire que Sonia aperçut, et qui arracha à la magnifique et féline esclave un frisson de plaisir délicieux.

La captive était, elle aussi une métis de *l'Imareth* aux traits fins, attirants et peu communs. Elle ressemblait à la fille que Batsu lui avait donné, et portait très exactement le même tatouage de fleur d'orchidée, tout aussi parfait.

Tout le monde avait vu ce tatouage. Priscius ne doutait pas que la rumeur s'était répandue. S'il réussissait à en faire des esclaves parfaites, il parviendrait à s'arranger pour choisir les bonnes personnes pour admirer ces filles à l'œuvre. Et il pourrait même employer les bruits répandus ces dernières semaines, qui s'assourdiraient rapidement, mais sans que personne ne les oublie, pour redorer son image...

... Il ne restait plus alors qu'à parfaitement réussir le dressage qui, il le savait, partirait clairement de zéro.

"— Je compte sur toi, Sonia. Tu répondras de leurs progrès."

La magnifique éducatrice aux cheveux noirs comme le jais, et à la peau cuivrée d'une texture de soie parfaite hocha la tête. Son regard quasi prédateur, savamment juste assez baissé pour montrer son respect, brûlait d'un feu bleu fascinant, et presque sinistre.

Puis sa voix souffla deux mots comme s'il s'agissait de magie. Prononcés ainsi, la moitié des mâles qui l'auraient entendue n'auraient eu qu'une idée en tête: la prendre, de suite, et sur place. Et même Priscius, blindé depuis belle lurette, se laissait encore pourtant avoir, ce qu'il n'aimait guère, et lui faisait payer.

"— Oui, maître."

4- Le cadeau

Le hall d'accueil de l'assemblée du Conseil des Pairs grouillait de monde, en cette fin de séance publique. L'exubérance des toilettes des participants et des notables donnait l'impression d'assister à un improvisé concours d'apparat, où le but était, du dernier des plus insignifiant secrétaires, au plus fastueux des maîtres-marchands, d'étaler sa fortune et son rang de toutes les manières possibles. Y compris les plus vulgaires ou ridicules dans l'excès.

Dans la chaleur de l'après-midi, et malgré la fraîcheur de l'immense salle à colonnades étudiée pour sa climatisation, cet étalement de toilettes, toutes plus chamarrées et luxueuses les unes que les autres, créait une atmosphère d'étouffement. Et à dire vrai, les hommes et femmes les plus richement parés des lieux devaient cuire sous leurs amoncellements de mantels brocardés, de chemises lacés, de pourpoints chamarrés, de toges ornementées et de tuniques brodées.

Jawaad avait fait ce qu'on pourrait admettre être un effort. Il portait une large chemise de lin blanc assez commune, et un gilet de cuir chamoisé, d'un noir bleuté, aux épaules ornées de fins galons dorés, et rehaussé de la broche d'or ouvragé frappé de l'écusson des maîtres-marchands d'Armanth. Mais là s'arrêtait sa bonne volonté vestimentaire. Un kilt à lanières de cuir noir un peu passé et limé, par dessus un simple pantalon étroit et une paire de bottes constituait le reste de ses atours.

Dans la foule du hall où se s'attardaient les groupes discutant et commentant les derniers débats du Conseil des Pairs, il détonait donc fortement. Sa toilette sobre et négligée, face aux abondances des costumes et uniformes locaux, tenait lieu de pied-de-nez évident aux conventions, et à ses confrères qui engloutissaient des fortunes colossales à rivaliser du luxe le plus voyant possible.

L'arrivée de Jawaad, même vêtu comme un manant, ne passa pourtant clairement pas inaperçu.

D'une part car il était connu. Armanth comptait moins d'une centaine de maître-marchands en titre, dirigeants de la Guilde des Marchands qui avait fait de la cité-état l'immense ville et puissance économique qu'elle était. Jawaad était l'un d'entre eux, et célèbre à bien des titres ; à commencer par son âge respectable. Il était maître-marchand depuis toujours et avait selon les rumeurs largement plus d'un siècle, malgré les apparences ; et s'il n'était pas le seul à avoir un *Ambrose* comme symbiote, ce détail peu commun ne passait pas inaperçu. Il était célibataire, sans parents et sans héritiers ; un trait encore une fois peu commun et saugrenu pour tout lossyan. Mais surtout, il était célèbre pour avoir refusé son entrée au Conseil des Pairs, alors qu'il y avait été élu, quand les trois-quarts de l'aristocratie ne pouvaient que rêver vainement y siéger un jour.

Ensuite, parce que tout le monde savait que jamais Jawaad ne montait au palais du Conseil des Pairs. En fait, sauf s'il y était contraint -et encore fallait-il parvenir à l'y forcer- jamais le maitre-marchand ne se rendait à la terrasse du palais de l'Elegio, qui formait le cœur politique d'Armanth. Il fuyait la politique, et détestait avoir à se mêler de ce genre de vanités et de préoccupations. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir nombre d'alliés et débiteurs dans les couloirs de ses palais, chargés d'être ses yeux, ses oreilles, et ses mains.

Et enfin, accompagné de son escorte habituelle, elle aussi assez célèbre, cette fois composé non seulement d'Abba et Damas, mais aussi de sa comptable, Alterma, ce qui était plus rare, il portait dans ses mains un paquet-cadeau. Ce qui était sans doute le plus incongru, quand on le connaissait.

La boîte, doublée de soie satinée, et élégamment fermée d'un nœud orné d'une petite fibule d'argent, le tout dans des tons pastel, était de toute évidence un présent. Et s'il était une chose réputée sur le taciturne et désagréable maitre-marchand, c'est qu'il n'offrait jamais rien à personne.

L'effet eut donc quelques répercussions immédiates dans la foule bigarrée et huppée du vaste hall. Les discussions changèrent soudain de sujet, et quelques dizaines de paires d'yeux se rivèrent sur le quatuor qui venait de passer les colonnes majestueuses de la large porte d'entrée. Au dehors, il y avait foule aussi, toute aussi chamarrée, bien que nettement moins riche. Des citoyens, gardes divers, prêtres de l'Eglise, marchands ambulants de douceurs et boissons, saltimbanques et artistes de rue, montreurs d'animaux et musiciens, et bien sûr des quêteurs et mendiants occupaient toute la terrasse surplombant le quartier du *Campo Annuciante*. Le tout composait un joyeux brouhaha presque assourdissant, qui se glissait jusqu'au fond des allées de l'assemblée.

Il aurait pourtant fallu un orchestre philharmonique pour arriver à assourdir la voix d'Abba :

"— C'est moi, ou on fait un peu tache là ? J'ai la sensation que soudainement, la moitié de la foule nous regarde."

Damas qui flanquait Jawaad du côté opposé à Abba, lui répondit en riant :

"— Ils se sont peut-être demandé si la porte serait assez large pour te laisser passer, ou s'il faudrait prévoir quelques ouvriers armés de burins ?"

"— Hein, quoi ? Non, mais t'as fini avec ma taille, oui ?"

Dans leur dos, la voix riante et douce d'Alterma leur répondit :

"— C'est que la dernière porte qu'on a passé, vous savez, à l'auberge où nous nous sommes restaurés ce midi ? Elle ne vous a pas réussi."

"— Oui, bon, bha ça va. Je ne sais pas quel nabot a fait construire cette turne pour avoir des plafonds si bas. Je n'ai pas fait attention."

Dmas rajouta en riant :

"— Les poutres ont souffert plus que ta tête, tu me diras."

Jawaad gardait le silence, toujours aussi peu loquace, écoutant distraitement l'échange entre Alterma et ses deux seconds. Il cherchait du regard le destinataire de son présent. Quand il s'arrêta au centre du hall, tournant la tête à scruter la foule, les commentaires à voix-basse et les regards furtifs redoublèrent. L'effet était d'autant plus étrange que, sauf discrètement et très brièvement, personne ne s'attardait à le saluer.

Cependant, il répondait aux rares salutations qu'on osait lui adresser par un si vague hochement de tête qu'une fois sur deux, l'intéressait ratait le geste, et concluait qu'il aurait mieux faire de se passer de son effort. Jawaad n'avait pas la réputation d'un irritable cuistre arrogant et peu amène pour rien.

Enfin, il vit celui qu'il cherchait.

Amarrus Lokai tentait au mieux de se faire discret, caché au milieu de ses collègues, partisans, gardes-du-corps et flagorneurs. De loin, Jawaad pouvait clairement voir l'effroi sur son visage rond, taché de couperose et bouffi. L'homme était aussi énorme que tassé, vêtu d'une toilette exubérante mélangeant l'or, le vert et le pourpre, couverte de bordures en fourrures de prix. Il transpirait abondamment, engoncé dans sa longue tunique trainante et son lourd pourpoint ouvert, qui laissait déborder les plus flasques de son ventre.

Tout ceci ne rendait pas Amarrus Lokai très discret. D'habitude, c'était bien le but qu'il recherchait. Mais à cet instant, il regrettait amèrement ses efforts à être si voyant. Le marchand, un des plus imposants dans le commerce de bois de marine et dans l'artisanat d'équipement naval, tentait depuis des années d'accéder au rang de maître-marchand, première marche vers les plus grands honneurs de la ville -et vers des privilèges commerciaux plus que juteux.

Malheureusement son principal et plus sérieux rival dans son secteur d'activité était Jawaad. Amarrus n'avait jamais eu une chance d'arriver à le concurrencer, et celui-ci, vu sa position, pouvait donc s'il le souhaitait, régenter les règles commerciales du commerce de bois et équipement de marine à sa discrétion. Agacement supplémentaire, et ultime frustration pour Amarrus : ce n'était, et de loin pas, l'activité principale de son rival, et il ne cachait pas qu'il ne s'en

préoccupait que peu, sauf pour ses propres chantiers navals. Alors, à défaut de pouvoir revendiquer légalement sa place, selon lui légitime et outrepassée par un homme qui se moquait de tout et de tout le monde, et incapable de lui faire concurrence, il avait tenté, trois fois en à peine plus d'un an, de le faire assassiner.

Et Jawaad se tenait là, à quelques mètres, le fixant impassible et illisible, avec un agaçant sourire en coin, qui semblait promettre les plus effroyables sorts, tenant un paquet-cadeau dans ses mains. Amarrus se serait sans doute senti moins épouvanté si on l'avait braqué avec un pistolet impulseur.

Damas, qui s'était arrêté au plus près de son patron, interpella Jawaad à voix basse :

"— Tu sais que ton cadeau, même si l'idée m'amuse, est une très mauvaise idée ? Ca va être le bazar dès que les gens vont réaliser ce que contient cette boîte."

Jawaad haussa les épaules :

"— Ca ne tuera personne. Sauf d'apoplexie, et ça, ce n'est pas mon problème."

Abba, qui tenta aussi de parler à voix basse, ce qui n'était pas exactement évident pour lui, intervint :

"— Y'a toutes les chances que ca finisse en bagarre. Alterma n'aurait pas du venir."

"— Je ne vois aucunes raisons qu'elle ne soit pas là. Et si cela finit en pugilat, elle sait quoi faire."

Alterma acquiesça fièrement d'un signe de tête :

"— Je sais me défendre, ça ira très bien !" Dit-elle avant de faire une moue peu convaincue. Abba grogna, plus par principe que pour être convaincant, et Damas lâcha un rire à le voir maugréer.

Jawaad après un signe de tête à son escorte, se dirigea directement vers Amarrus, ignorant totalement ses comparses qui le dissimulaient vainement, et qui s'écartèrent d'ailleurs prudemment à l'arrivée du maître-marchand ; sauf deux gardes-du-corps aux statures de gorilles qui bougèrent pas, protégeant leur patron.

Tandis que Jawaad posait sur Amarrus un regard noir et insondable, lui donnant encore à regretter finalement de ne pas être vraiment menacé par quelque chose de moins inquiétant, angoissant et impalpable, Abba et Damas toisaient les deux gros bras.

Regarde contre regard, tel un concours assez commun, les deux gardes-du-corps tentaient de ne pas broncher ; après tout, ils y étaient entraînés. Mais aussi bien n'était-ce pas si ardu avec Damas

qui, de visu, n'avait pas une allure très impressionnante, aussi bien était-ce autrement plus compliqué de se montrer intimidant face à la montagne humaine au faciès de bête féroce qu'était Abba. Rien que devoir lever les yeux pour le toiser rendait l'essai peu crédible. Pour en rajouter, l'esclavagiste fit une mimique menaçante qui avait tout du fauve prêt à tuer.

Resté en retrait derrière Jawaad, gardant la place communément considéré des femmes, même à Armanth, et même si elle avait une très grosse envie de rejoindre les cotés du maitre-marchand, Alterma avait du mal à ne pas pouffer de rire devant le spectacle des deux gardes du corps clairement dépassés, et de la face rougeaude et déconfite d'Amarrus qui se décomposait à vue d'œil.

Jawaad prit son temps, et enfin tendit les bras, fixant le marchand, et ignora tous les usages, à commencer par ne pas le saluer :

"— Refuser un cadeau est une injure, je crois. Non ?"

Il y eut un autre silence, quelque peu froid, et le concours de regards tueurs entre les deux seconds de Jawaad et les gardes du corps d'Amarrus cessa immédiatement. Le flottement qui suivi se répandit dans la salle. Rapidement, et l'air de rien, les spectateurs se rapprochaient, ne voulant pas perdre une miette de l'échange aussi incongru.

"— Heu, oui, bien sûr, heu... toutes mes salutations distinguées, Jawaad le maitre-marchand," répondit d'une voix hésitante Amarrus. "Mais...heu... c'est un présent... pour moi ? Tu es sûr de ne pas te tromper ?"

Jawaad fronça légèrement les sourcils :

"— Tu veux m'insulter, Amarrus ?"

"— Heuuuu... hé bien non, non bien entendu ! Mais je suis surpris par le geste, enfin, je ne vais pas t'expliquer pourquoi, n'est-ce-pas ? C'est que... nous ne sommes pas en très bon termes."

"— Je l'avais remarqué. Très récemment encore. Mais je t'en prie, ouvre ton présent."

"— Ici-même ? Mais... ?"

"— Oui, ici même. On pourrait fort bien me soupçonner t'offrir un présent mortel, s'il devait t'arriver malheur en l'emportant. Alors qu'ici, nous ne manquons pas de témoins."

Amarrus tentait de faire bonne figure, vainement, et ne pas trop afficher sa trouille presque viscérale maintenant, devant l'homme qu'il avait tenté en vain de faire assassiner, se doutant que tout le monde était un peu au courant. Les rumeurs couraient vite, à Armanth. Sa petite cour

personnelle n'avait pas osé s'approcher, mais les derniers propos de Jawaad les rendirent curieux, et ils revinrent se placer près du gros marchand de marine, pour pouvoir être aux premières loges.

Et tout autour, une petite foule se rassemblait, et se rapprochait elle aussi légèrement. Amarrus se réalisa magistralement piégé : sa réputation passerait un très sale moment s'il refusait le présent du maître-marchand. Entre autres déboires. Il déglutit :

"— Heu... merci alors. Bien, heu... Je vais donc avoir l'honneur de l'ouvrir devant tout le monde, et d'exposer ainsi ton présent !"

Amarrus inspira un coup, et se décida enfin à tirer sur les rubans qui se dénouèrent sans résister, puis ouvrir le paquet, que Jawaad tenait toujours en mains.

Celui-ci esquissa un sourire.

La boîte ne contenait qu'une seule chose, posée sur un écrin d'une légère étoffe de soie : une très grande fleur, aux pétales plus larges qu'une main, d'un blanc nacré, aux reflets bleutés et luminescents. Chaque pétale, il y en avait sept, se finissait à sa pointe dans une teinte d'azur délicat, et la texture de la fleur évoquait sans mal quelque vaporeux tissu translucide. Les étamines, nombreux, semblaient des fils d'argent éclairés de l'intérieur. Enfin, le pistil frappait par son contraste de dégradés d'or, se détachant comme une longue trompe évasée.

Amarrus ouvrit des yeux surpris et tout à fait ravis. Il tendit la main, rassuré que la chose ne lui sauta pas à la gorge, et leva délicatement devant lui la fleur aux allures de joyau.

C'était une *synthaïa*.

Il y eut instantanément, parmi ceux qui savaient, un grand recul paniqué dans l'assistance.

Ce fut rapidement le désordre. Ceux qui avaient reconnus la *synthaïa* avaient très, très, envie de fuir, au plus vite et au plus loin ; ils se mirent à bousculer ceux qui, immobiles, admiraient, inconscients du danger, ce chef-d'œuvre de la nature aux allures de bijou. Un des gardes-du-corps d'Amarrus recula en heurtant lourdement les comparses de son patron, tandis que l'autre se demandait ce qui se passait. Quand au marchand, il était subjugué par la beauté de cette fleur exotique, totalement inconscient du danger.

Bien entendu, les premières exclamations se alentours ne se firent pas attendre :

"— Une *synthaïa* !"

"— Mais il a perdu la tête ?"

"— Reculez !"

"— On va tous mourir !"

"— Appelez la garde !"

Jawaad étira un peu plus son sourire en coin en entendant les rumeurs enfler, fixant Amarrus qui, l'air benêt, commençait à se figer d'angoisse, supposant bien qu'il se passait quelque chose de grave, mais incapable de comprendre le danger de ce qu'il tenait, fleur en main. Le maitre-marchand lâcha enfin, avec détachement :

"— Ceci, Amarrus, comme tu viens de l'entendre, c'est une synthaïa. Une fleur rare et exotique, des îles Sane'eshe. Très peu de gens au monde savent la faire pousser. Tout aussi peu savent la cueillir. A la moindre vibration, cette fleur libère son pollen, qui va flotter dans l'air. Et je vois que tu trembles, non ?"

Amrrus ne comprenait toujours pas, affichant un air aussi stupide qu'anxieux :

"— Et... et alors ?!"

"— Et alors, son pollen, libéré dans l'air, est une toxine qui tue en paralysant sa victime. Elle meurt étouffée. Cela prend moins de cinq minutes." Jawaad fit une courte pause, rajoutant avec un ton sinistre et affreusement calme : "Il n'y a aucun remède."

Amarrus lâcha un hoquet de terreur, et la fleur dans le même temps, qui retomba dans la boîte.

Tout autour, la foule commençait à s'affoler et pousser des hauts-cris, en se bousculant pour reculer, faisant chuter les premiers malchanceux. Cette fois, tout le monde avait compris ; la panique enflait à vue d'œil en se répandant dans le hall.

Damas fit un signe de tête vers Abba, pour lui signaler le grabuge, et les ennuis qui n'allaient pas tarder à suivre. Et en effet, plusieurs gardes du corps mettaient la main sur leur arme, très partagés entre le devoir d'arrêter le responsable de la menace, et l'envie de reculer pour sauver leur peau. Pour le moment, l'option de ne pas approcher de la fleur mortelle leur paraissait la plus judicieuse.

La situation se compliquait cependant. Abba vit un petit notable dégainer un pistoletulseur, Damas aperçut un garde-du-corps l'imiter. Cela allait mal finir.

Jawaad jeta un regard toujours aussi résolument calme de chaque côté, voyant ses hommes en alerte dans le chaos ambiant. Tandis qu'Amarrus, pris de panique, étouffait littéralement de terreur, la tension montait dangereusement.

Jawaad avait atteint son but, il était temps de la faire redescendre :

"— Maintenant que j'ai toute ton attention, Amarrus, et celle d'une centaine de témoins, écoute-moi bien..."

Un véritable silence se fit, les spectateurs les plus proches dans la foule, qui ne pouvait reculer sans devoir passer par dessus leurs voisins, retinrent leur souffle. Et pour une fois, Jawaad leva la voix. Juste assez pour être sûr d'être parfaitement entendu dans le brouhaha affolé du hall :

"— Je viens à la fois de te tuer, Amarrus. Et de t'épargner. Cette fleur a été traitée pour être sans danger, et je respire le même air que toi, sans risques. Ni pour moi, ni pour les miens, ni pour les tiens, abruti d'ignare incompetent ! Tu me dois désormais deux dettes de vie ! Celle que tu as contracté en tentant trois fois de me faire assassiner vainement, et celle-ci, en survivant à ma synthaïa uniquement parce que je l'ai bien voulu !

Tu n'es qu'un imbécile inculte, qui ne serait pas foutu de faire tuer un aveugle dans une rue sombre. Si tu es toujours en vie, c'est parce que je le veux bien, et parce que tu ne représente rien ! Retourne à tes orgies et tes esclaves, te gaver de graisses et de liqueurs. Continue à laisser ton commerce à la gestion de tes larbins, qui sont plus compétents que toi. Ne vient pas te mêler des affaires des maitres-marchands. Tu n'en seras jamais un. Tu ne serais même pas digne d'en être la semelle de la botte du dernier d'entre nous ! Et rappelle-toi ceci : je viendrais réclamer les deux dettes que tu me dois, où et quand cela me chantera, de la manière dont cela me chantera. Et par la loi du Conseil des Pairs et de la Guilde des Marchands, nul ne s'y opposera."

Le silence, installé telle une lourde chape sur la foule, bâillonna même les derniers murmures. De mémoire de lossyan, personne n'avait jamais entendu Jawaad faire un tel discours ; et pour tout dire, personne ne l'avait entendu parler si longuement.

Alterma, surprise du silence soudain, se rapprocha de Jawaad, qui fixait avec un regard pesant de noirceur et un léger sourire satisfait, Amarrus toujours violacé, ébahi et le souffle coupé. Elle murmura, curieuse et souriante :

"— Vous l'aviez préparé, ce discours ?"

Jawaad haussa nonchalamment les épaules :

"— Non. C'était inutile."

D'un coup, les murmures reprirent, puis enflèrent en une cacophonie épouvantable. Les uns commentaient les propos du maitre-marchand, les autres voulaient savoir ce qu'il avait vraiment dit, les plus éloignés paniquaient encore du risque de mourir à cause de la synthaïa, les plus proches soufflaient de soulagement, et les gardes du corps de tous les notables locaux essayaient de savoir quoi faire, tandis que les valets ramassaient les gens tombés dans la bousculade.

Jawaad avait toujours le regard tourné sur le marchand de marine :

"— Tuas compris, Amarrus ?"

Celui-ci acquiesça vaguement d'un mouvement nerveux de la tête en lâchant des borborygmes indistincts. Jawaad insista, sa voix devenue aussi glaciale que l'était son regard noir :

"— As-tu compris ?! "

Amarrus cracha la réponse, douloureusement, dans un couinement pitoyable :

"— Oui... oui ! J'ai bien compris !"

Jawad fit un signe de tête qu'on aurait pu, avec quelque effort, supposer être de satisfaction, bien que son visage resta toujours aussi impassible. Dédaigneusement, il lâcha la boîte qu'il portait en main, laissant la fleur choir au sol, pour se retourner vers ses comparses :

"— J'en ai fini."

C'est à ce moment là que de l'entrée du hall déboula toute une troupe en armes, dans un tintamarre retentissant. Une douzaine de gardes de l'Elegio déboulaient, l'air mécontent, lance-impulseur en main, avec une évidente envie d'en découdre. Le sous-officier de la troupe beugla tel un sonneur, trop heureux de faire usage de son autorité devant un tel parterre de notables importants :

"— Qui donc a osé faire entrer une fleur de synthäa dans l'enceinte du palais du Conseil des Pairs, et menacer la sécurité de l'honorable assemblée représentative d'Armanth notre bien-aimée ?"

Damas lâcha un lourd soupir. Abba se plaqua la main sur le visage en émettant lui aussi un soupir, qui tenait assez du grondement de fauve. Jawaad leva un sourcil, tandis qu'Alterma l'imitait, mais nettement plus démonstrative dans sa surprise. En quelques pas, fendant la foule qui s'écartait aussi des responsables, les gardes se retrouvèrent nez-à-nez avec Jawaad, ses deux seconds et Alterma. Et juste derrière le maître-marchand, au sol, la fleur en question, qu'on ne pouvait pas manquer.

Damas leva les yeux au ciel, alors qu'imperceptiblement, il se postait en garde :

"— En fait, non, je crois que ce n'est pas encore tout à fait fini..."